

LES VIVEURS D'AUTREFOIS.

Ouvrages de A. de Gondrecourt.

EN VENTE :

Un ami diabolique. . . . . 3 vol. in-8
Les Péchés mignons. . . . . 3 vol. in-8
Médine. . . . . 2 vol. in-8
La marquise de Candeuil. . . . . . 2 vol. in-8
Les derniers Kerven. . . . . 2 vol. in-8

SOUS PRESSE :

La Chasse aux diamants.
Le bout de l'oreille.
Royal-Cravatte.

Ouvrages de Maximilien Perrin.

Ce qui plait aux filles . . . . 2 vol. in-8.
La grisette parvenue. . . . . 2 vol. in-8.
L'ouvrier gentilhomme . . . . 2 vol. in-8.
La fille à Jean-Rémy. . . . . 2 vol. in-8.
Le mari de la comedienne . . . . . 3 vol. in-8.
Le domino rose . . . . 2 vol. in-8.
La servante maîtresse . . . . 2 vol. in-8.
La fille de l'invalide . . . . 2 vol. in-8.
L'ami de la maison . . . . 2 vol. in-8.
La fille d'une lorette . . . . 4 vol. in-8.
Le garde municipal . . . . 2 vol. in-8.
Ma vielle tante . . . . 2 vol. in-8.
La demoiselle de la confrerie . . . . 2 vol. in-8
L'amant de ma femme . . . . 2 vol. in-8.
L'amour et la faim. . . . . 2 vol. in-8.
Vierge et modiste . . . . 2 vol. in-8.

SOUS PRESSE :

LES AMOURS D'UN FOU,

Par Xavier de Montépin.

L'un des Auteurs des *Chevaliers du Lansquenet* et des *Viveurs d'Autrefois*.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux (Seine).

LES

VIVEURS

D'AUTREFOIS

PAR

le Marquis de Foudras et Xavier de Montépin.

4

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
32, RUE DE LA HARPE.

1848

LES

VIVEURS D'AUTREFOIS.

QUATRIÈME PARTIE.

LES PIÈGES.

— SUITE. —

LE COMTE ROLAND.

XXXV

LE COMTE ROLAND.

Cette tentative d'assassinat, dont les motifs restaient obscurs et que l'on pouvait craindre de voir se renouveler, décida le marquis de Lormois à quitter la Tourraine et à ramener Diane à Paris.

M. de Cout-Kérieux les y avait précédés.

§

Laissons s'écouler quelques jours, et transportons-nous dans une élégante chambre à coucher de l'hôtel du comte Roland.

Il est huit heures du soir, et sur la cheminée brûlent les bougies de deux candélabres d'argent d'un précieux travail.

Roland, vêtu d'une robe de chambre de velours noir, doublée de satin cerise, que la cordelière dénouée laisse flotter derrière lui, se promène rapidement dans cette pièce.

Son allure est brusque et saccadée.

Tantôt il va droit devant lui avec une impétuosité telle, qu'il se heurte presque à la muraille tendue de damas couleur feuille morte.

Tantôt il tourne sur lui-même, comme les bêtes fauves ont coutume de le faire dans leurs cages.

L'expression de ses traits change à chaque instant.

Parfois un éclair de joie farouche illumine ses yeux et son front, et presqu'aussitôt il froisse avec colère une lettre qu'il tient à la main, sa figure devient terrible, ses sourcils se contractent, et

le violent orage qui gronde au dedans de lui se lit sur son visage bouleversé.

De temps en temps il regarde la pendule et s'arrête pour écouter.

On frappe doucement à la porte.

— Entrez! dit-il.

Et il s'appuye contre la cheminée.

La porte s'ouvre et laisse voir Champagne, le valet de pied que nous connaissons.

— Eh bien? demande vivement Roland.

— C'est fait, Monsieur le comte.

— Mon billet...?

— Je l'ai remis.

— A qui?

— A Mariette.

— Ainsi dans ce moment...

—Dans ce moment il est entre les mains de madame la marquise.

— C'est bien !

— Monsieur le comte n'a plus besoin de moi ?

— Non, reste dans l'antichambre... je n'y suis pour personne... pour personne, excepté pour ELLE...Tu m'entends bien ?

— Parfaitement, monsieur le comte.

Champagne sortit.

Roland resté seul, recommença sa promenade dans la chambre avec plus d'emportement, si cela est possible, que l'instant d'auparavant.

Et tout en marchant, il murmurait des mots interrompus :

— Elle a lû mon billet, se disait-il, elle va venir... elle viendra... elle ne pourrait pas ne pas venir... elle ne l'oserait pas !.................

Il broyait de nouveau convulsivement la lettre qu'il tenait dans ses mains, et il ajoutait :

—Il faut qu'elle soit folle, cette femme...

oui, folle, pour m'avoir écrit cela !... elle sait bien qu'elle doit m'obéir.... qu'elle m'appartient, et qu'il faut qu'en toutes choses ma volonté soit faite !

. . . .

« Et dire que tout serait fini ! irrévocablement fini, sans cet imbécile qui ne tue pas et qui se laisse tuer ! !

« Enfin, c'est à refaire !...

« Pourquoi n'est-elle pas encore ici ?

« Elle a eu le temps de venir depuis l'hôtel, ce me semble ! !

Roland regarda de nouveau la pendule.

— Non, reprit-il, non, pas encore....

Champagne marche plus vite qu'une femme... et elle aura été forcée de venir à pied...

« Mais dans dix minutes..... dans un quart-d'heure au plus, elle doit être ici ! !..

« Comme le temps me semble long !...

« Que va-t-elle me dire ?...

« Ce sera sans doute une scène de violence... ou de larmes !... Que m'importe ?

« Les dix minutes sont écoulées !... elle ne vient pas !...

« Ah! la voilà ! ! »

Au moment où le comte Roland pro-

nonçait ces derniers mots, Champagne ouvrit la porte, et dit :

— Madame la marquise !

Diane entra.

Elle était enveloppée dans une grande pelisse de taffetas noir, dont le capuchon rabattu masquait en partie son visage.

Quand la porte se fut refermée derrière elle, elle ôta cette pelisse et la jeta sur un meuble.

Elle était étrangement pâle, mais ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux, et pour ainsi dire phosphorescent.

— Me voici, fit-elle.

Une seconde avait suffi au comte Roland pour rendre à ses traits l'apparence du plus grand calme, et nulle trace de sa précédente agitation ne se voyait sur sa figure.

Il s'avança vers la marquise comme si leur entrevue avait été la chose du monde la plus simple, et lui prenant galamment la main il la conduisit près d'un fauteuil, en lui disant :

— De grâce asseyez-vous, chère Diane !

La jeune femme se laissa tomber sur ce siége et répéta :

— Me voici. Que me voulez-vous ?

— Ce que je vous veux, répondit Ro-

land avec un sourire. Pouvez-vous me le demander? Je veux vous voir, ma belle amie, pour vous répéter que je vous aime.

L'expression forcée avec laquelle furent prononcées ces galantes paroles, leur donnait quelque chose d'étrange et de terrible.

La jeune femme se leva sans répondre, reprit son mantelet et se dirigea vers la porte.

— Où allez-vous? demanda Roland.

— Je m'en vais.

— Y songez-vous, Diane?

— Oui, je le répète, puisque vous n'a-

vez à me parler que de votre amour, je m'en vais !

— Ah ! c'est ainsi !

— C'est ainsi, oui, monsieur.

— Eh bien soit ! vous le voulez, j'y consens. Abordons de front et à l'instant même l'explication qu'il faut que nous ayons ensemble.

Diane ôta son mantelet et se rassit.

— J'attends, dit-elle.

— Nous y voici, madame. Depuis votre retour à Paris, je me suis présenté dix fois chez vous... est-ce vrai ?

— C'est possible, monsieur. Après ?

— A chacune de ces visites la porte était fermée pour moi. Est-ce encore vrai, cela, madame ?

— C'est vrai.

— Par votre ordre, sans doute ?

— Par mon ordre, oui, monsieur.

— Enfin, hier, étonné et blessé de cette conduite à mon égard, je vous écrivis, et ce matin je reçus une lettre.

Le comte Roland montra à Diane le billet qu'il avait si longtemps froissé dans ses mains, et il ajouta :

— Cette lettre, la voici, elle est bien de vous, n'est-ce pas?

— Elle est bien de moi, oui, monsieur.

— Vous m'enjoignez dans cette lettre de ne plus mettre les pieds à l'hôtel de Lormois, et vous ajoutez que si malgré cette défense j'osais y retourner, je ne vous y trouverais jamais. Ce que vous vouliez alors, madame la marquise, le voulez-vous toujours ?

— Toujours, oui, monsieur.

— Ainsi, vous ne m'aimez plus ?

— Et je rougis de vous avoir aimé ! !

— Ainsi, vous êtes venue ici...

— Pour vous répéter ce que je vous ai déjà écrit, pour vous ordonner d'oublier

que vous m'avez connue.... maintenant je pars.

Diane fit un mouvement pour sortir. Roland l'arrêta.

— Pardon, madame, lui dit-il avec un calme effrayant. Il ne me convient pas que vous sortiez en ce moment de chez moi.

— Il ne vous convient pas, monsieur ! ! répéta Diane, avec hauteur.

— Non, madame...

— Et de quel droit ! !

— J'en ai de positifs et d'incontestables, car enfin vous n'avez point, je le suppose, la prétention de nier que je suis votre amant ?

— Vous, mon amant...! un assassin !!

— Diane, j'use de patience, vous le voyez, cependant, prenez garde...

— A quoi, et qu'ai-je donc à craindre? je vous ai aimé, c'est vrai; mais je ne vous connaissais pas ! Je me suis donnée à vous, c'est vrai, et c'est infâme, mais je ne vous connaissais pas. Maintenant que je sais ce que vous avez fait, c'est à vous de trembler devant moi, c'est à vous de me remercier à genoux de ce que je ne vous ai point encore livré à la justice...

— Diane, interrompit le comte, vous êtes bien folle ou bien oublieuse... Je vais tâcher de vous rendre un peu de raison, et de raviver vos souvenirs. D'abord, vous

n'êtes point venue ici, comme vous le prétendiez il n'y a qu'un instant, pour me dire d'oublier que je vous ai connue...

— Et pourquoi donc alors, Monsieur?...

— Tout simplement, mon Dieu, parce que vous vous sentez dans mon absolue dépendance; parce que vous comprenez à merveille que vous êtes forcée de m'obéir!

— Est-ce tout, Monsieur?

— Non, Madame. Vous me menacez de la justice... Me livrer! vous! allons donc! nouvelle folie, nouvel oubli, car vous êtes ma complice.

— Votre complice! moi! moi!!!

— Sans doute. Écoutez plutôt. — J'ai voulu faire tuer votre mari. Mon Dieu, c'est vrai, nous sommes seuls, et j'en conviens hautement devant vous. Vous ne saviez pas le premier mot de ce petit projet, j'en conviens de même avec vous, et je vous déclare innocente. Entre nous, Madame, nous savons le mieux du monde à quoi nous en tenir, mais si vous me meniez devant des juges, qu'arriverait-il, je vous prie ?

« On commencerait par rechercher les motifs qui pouvaient me faire désirer la mort de M. de Lormois. Avais-je contre lui quelque sujet de haine personnelle ? Pas le moindre. Seulement il était votre mari et j'étais votre amant ; lui mort, je

pouvais vous épouser, voilà tout. Et remarquez bien qu'on ne pourrait point élever une preuve contre moi qui ne retombât aussitôt sur vous. La clé avec laquelle les meurtriers se sont introduits dans le parc, n'est-ce pas vous qui me l'aviez donnée? N'aurait-on pas le droit de supposer que si j'ai été l'instrument qui frappe, vous étiez, vous, la pensée qui conçoit? Je déclarerais, je vous le jure, que je n'ai agi que poussé par vous, et si je succombais, nous succomberions ensemble...

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria Diane en tombant à genoux et en élevant les mains vers le ciel.

— Vous le voyez, continua froidement

le comte, vous êtes en mon pouvoir complètement, étroitement. Oublions tous deux, vous, la lettre que vous m'avez écrite, moi la lettre que j'ai reçue de vous. Vivons ensemble comme par le passé; je vous aime encore, aimez-moi toujours, et si quelque jour (un peu plus tôt, un peu plus tard), le hasard veut qu'il arrive *un malheur* à votre mari, eh bien! nous n'en serons nullement responsables, vous pleurerez autant que le décorum l'exigera; vous ferez élever à ce cher marquis un magnifique mausolée, et sitôt après le deuil, au lieu de rester madame de Lormois, vous deviendrez la comtesse de Villarcy! Voilà tout, qu'en dites-vous?

— Et personne ne me sauvera de cet homme! murmura la marquise.

— Personne, répondit Roland, avec ironie, je doute même que vous ayez grande envie d'appeler à votre secours, ma chère belle, car vous comprenez de reste qu'il ne serait guère prudent de mettre quelqu'intrus dans le secret de nos petites affaires d'intérieur...

Roland s'interrompit tout-à-coup.

— Qu'est-ce que cela? s'écria-t-il.

On entendait dans l'antichambre le bruit d'une violente discussion, et la voix de Champagne n'avait pas le dessus.

Soudain la porte s'ouvrit.

GUILLAUME LEPICARD.

XXXI

GUILLAUME LEPICARD.

La porte s'ouvrit, disions nous à la fin du précédent chapitre, et le plus inattendu des personnages de cette histoire, Guillaume Lepicard parut sur le seuil.

Il semblait grandi dans sa petite taille, il agitait avec des mouvements colériques sa

longue canne d'ébène à pomme d'or ciselée, et ses yeux gris étincelaient d'indignation.

M. de Villarcy, à la vue de Guillaume, ne put retenir une exclamation d'étonnement.

La marquise se leva comme en sursaut, et une vive joie intérieure vint éclairer son visage pâle.

Lepicard se méprit à l'expression des traits de la jeune femme ; il fit un pas vers elle, et lui dit d'une voix émue :

— N'ayez pas peur, madame, ce n'est point à vous que j'ai affaire, c'est à monsieur le comte...

— A moi ! fit Roland, revenu de sa pre-

mière surprise. Voilà qui est étrange... je ne vous connais point... je ne veux point vous connaître, je trouve fort surprenant que vous vous introduisiez dans mon logis et jusque dans ma chambre, malgré mes gens et malgré mes ordres; enfin, quoi que vous ayez à me dire, je refuse de vous entendre et je vous ordonne de sortir ! !

— Monsieur le comte, répondit Guillaume en croisant ses bras sur sa poitrine, et sans paraître avoir entendu la tirade de Roland, écoutez-moi bien, je vous prie, et pesez mes paroles :

« Vous avez attiré chez vous, par je ne sais quel moyen infâme, madame la marquise Diane de Lormois qui nous entend.

« A compter d'aujourd'hui, je vous défends de vous présenter chez elle !

« Je vous défends de lui écrire !

« Je vous défends de chercher à la voir ! Tenez-vous ceci pour dit, et pour bien dit, monsieur le comte !

— Vous me *défendez !* s'écria Roland, bouillant de colère. Ah ! vous me *défendez* ! Le mot est plaisant, sur mon honneur..... Mais qui donc êtes-vous, pour oser........?

— Je suis, interrompit Guillaume avec calme, je suis un homme qui peut vous perdre.

« Le jour où vous aurez transgressé l'un des ordres que vous venez de recevoir de

moi, une déposition en bonne forme sera remise à M. le lieutenant de police, et vous aurez à répondre de la tentative d'assassinat commise sur la personne de M. le marquis de Lormois.

« Toutes les preuves sont entre mes mains, et je m'en servirai.

« Qu'avez-vous besoin maintenant de savoir qui je suis, puisque vous savez ce que je ferai ?

Roland, muet de rage et d'épouvante, se taisait anéanti.

Guillaume reprit alors la parole, et dit en s'adressant à Diane :

— Je vais avoir l'honneur, madame la

marquise de vous reconduire jusqu'à votre hôtel, daignerez-vous prendre mon bras.

La jeune femme s'appuya silencieusement au bras de Lepicard, et tous deux quittèrent la chambre et bientôt la maison de M. de Villarcy.

La stupeur et l'anéantissement du comte, resté seul, ne furent point de longue durée.

Il échangea rapidement sa robe de chambre contre le premier vêtement qui lui tomba sous la main, prit son chapeau et son épée, bouscula dans l'antichambre Champagne qui voulait s'excuser d'avoir laissé violer sa consigne, et s'élança dans l'escalier.

Il vit dans la rue, à deux cents pas à peu près, Diane et le vieillard dont la marche était lente, car la jeune femme brisée par de si terribles émotions se soutenait à peine.

Roland les suivit en ayant soin de conserver la distance qui le séparait d'eux, et de raser les maisons du côté où les réverbères jetaient la plus faible lueur.

Cette précaution était utile pour n'être point reconnu si Lepicard venait à se retourner, ce qu'à vrai dire il fit plus d'une fois.

Diane et son guide arrivèrent à la place Royale, la traversèrent, et bientôt entrèrent dans la rue des Tournelles.

Guillaume agita le lourd marteau de l'hôtel. La porte s'ouvrit et se referma sur la jeune femme.

Le vieillard revint sur ses pas.

La rue n'était point complètement déserte.

Roland se cacha dans l'embrasure d'une porte et Lepicard passa devant lui sans l'avoir aperçu.

M. de Villarcy lui laissa prendre un peu d'avance, puis sortit de sa cachette et le suivit de nouveau.

Ceci dura longtemps, car Guillaume retournait chez lui, et il y a loin de la rue des Tournelles à la rue du Mail.

Cependant on approchait.

A l'angle de la rue Montmartre, il y avait dans ce moment une maison en démolition.

Des matériaux épars encombraient la voie publique ; l'un des réverbères avait été brisé par quelque rôdeur de nuit; l'obscurité était compacte et personne ne passait.

Roland hâta silencieusement le pas, rejoignit Guillaume par derrière, tira son épée et la lui plongea deux fois dans le corps.

Le vieillard se retourna à demi, reconnut Roland et tomba en poussant un faible cri.

Le comte essuya son arme souillée de sang dans les vêtements de sa victime, et s'éloigna rapidement.

Il n'avait pas fait deux cents pas, qu'une irrésistible impulsion le contraignit à revenir en arrière ; il voulut savoir ce qui allait arriver, et il se cacha parmi les décombres de la maison en démolition, à dix pas à peine du cadavre.

Pendant une demi-heure environ il ne passa personne.

Enfin, un groupe de trois ou quatre bourgeois, dont l'un portait une petite lanterne, descendit des profondeurs de la rue Montmartre et s'engagea dans la rue du Mail.

L'homme au fallot heurta du pied le corps étendu, trébucha et faillit tomber.

Sa lanterne lui échappa des mains et s'éteignit.

— Miséricorde! s'écria-t-il, qu'y a-t-il là par terre?

— Un moellon, sans doute, répondit un de ses compagnons.

— Non pas, c'est quelque chose de mou; on dirait le corps d'un homme.

— Quelqu'ivrogne, peut-être, qui cuve son vin sur le pavé du roi.

— Dame! ça se peut. Rallumez la lanterne vous autres, nous verrons bien.

Tandis que l'un des bourgeois battait le briquet, celui qui s'était heurté le premier au cadavre, se pencha et toucha le corps.

— C'est bien un homme, dit-il en se relevant..... ses habits sont mouillés.

— Il aura cassé sa bouteille en tombant.

— C'est possible...

En ce moment la clarté jaillit et une flamme vive vint s'attacher à la mèche du fallot.

— Que Dieu ait mon âme! s'écria le premier interlocuteur avec une terreur profonde, ce n'est pas du vin, c'est du sang!

— Un homme assassiné! mon doux

Sauveur! il faut aller prévenir le guet...

— Certainement, mais d'abord voyons sa figure, nous le connaissons peut-être.

On souleva le corps de Guillaume, et l'un des bourgeois s'écria :

— Je le crois bien que nous le connaissons! c'est ce pauvre Lepicard qui demeure à côté d'ici! Dieu veuille avoir son âme! c'était un bien brave homme!

— Que faire?

— Portons-le chez lui, nous préviendrons le guet plus tard.

Les citadins choisirent parmi les décombres quelques débris de charpente

avec lesquels ils firent une sorte de brancard qui servit à transporter jusqu'à sa maison le corps inanimé du vieillard.

Roland suivit le funèbre convoi, et voulant tout voir jusqu'au bout il se cacha près de la porte.

§

Tandis que se passaient les sinistres évènements que nous venons de raconter, Diane, rentrée dans son hôtel et livrée aux soins de Mariette, qui préparait sa toilette de nuit, semblait un corps sans âme, tant

il y avait d'atonie dans son regard morne, et tant ses mouvements incertains et saccadés indiquaient l'absence complète de volonté et d'énergie.

Ses dents claquaient; on voyait qu'elle était en proie à une fièvre violente.

Tout-à-coup il se fit en elle une révolution.

Elle se leva avec cette raideur automatique particulière aux somnambules. Une vive agitation et une singulière épouvante se peignirent presqu'en même temps sur son visage; elle saisit la main de Mariette et la serra fortement en lui disant :

— J'ai peur! j'ai peur!

— Vous avez peur, Madame la marquise, répondit la jeune fille, et de quoi?

— Il vient d'arriver un malheur, un grand malheur ! Je le sens, je le vois !

— Calmez-vous, Madame, dit la femme de chambre effrayée de l'exaltation de Diane, vos mains brûlent, vous avez la fièvre.

— Qu'importe !... Donne-moi mon mantelet, Mariette, et sortons.

— A cette heure!!!

— Il le faut.

— Mais, Madame...

— Il le faut, je te le répète.

— Mais où allons-nous?

— Rue du Mail.

—Chez M. Lepicard...! s'écria la jeune fille stupéfaite.

– Oui... chez lui! chez MON PÈRE!!

Et Diane, de plus en plus exaltée par les ardeurs de la fièvre, s'enveloppa de son mantelet et sortit avec Mariette.

—

Quand elles arrivèrent, l'allée de la

maison était pleine de monde et l'on entendait des voix qui murmuraient :

— Il est mort !

Diane monta.

La porte de l'antichanbre était ouverte, et des gens de justice encombraient cette pièce.

Elle ouvrit une seconde porte et vit un lit sur lequel reposait un corps ensanglanté.

De chaque côté brûlait un cierge.

Une jeune fille sanglotait en priant Dieu, agenouillée auprès du chevet.

Diane recula en poussant un long cri.

Puis elle tourna par deux fois sur elle-même et tomba sans connaissance au pied du lit.

LE MOT DE L'ENIGME.

XXXVII

LE MOT DE L'ÉNIGME.

Nous avons dit que le comte Roland attendait, toujours caché, près de la maison de la rue du Mail,

Il avait vu entrer Mariette et la marquise, mais il ne les avait pas reconnues.

Au bout d'une demi-heure, Mariette ressortit escortée par un homme de la police.

Bientôt elle revint, et cette fois accompagnée par M. de Cout-Kérieux.

Roland reconnut le marquis et s'épouvanta de sa présence en ce lieu, tout en se disant que l'homme frappé par lui était mort et bien mort.

En cela il se trompait. Guillaume, quoique blessé mortellement, avait repris connaissance, et sa première parole, en se souvenant de ce qui s'était passé, avait été pour dire à Mariette qu'il vit auprès de

lui, de courir chez M. de Cout-Kérieux, et de le lui amener.

Hector se rendit en toute hâte à la prière du mourant.

Quand il entra dans la chambre, Guillaume, livide, les yeux fermés et entourés d'un cercle bistré, semblait avoir déjà cessé de vivre.

On voyait au bord de ses lèvres une mousse sanguinolante, et les draps blancs de son lit étaient souillés par de larges taches de sang.

Frappé de stupeur par ce spectacle ter-

rible, Hector ne vit point une jeune femme qui pleurait amèrement, assise au pied du lit.

Le corps toujours inanimé de la marquise Diane avait été transporté dans une autre chambre, avant que Guillaume sortît de son évanouissement léthargique.

Le vieillard, en entendant Hector, rouvrit les yeux, et dit d'une voix faible :

— Merci d'être venu, monsieur le marquis, merci.

Et il fit un effort pour lui tendre la main, que M. de Cout-Kérieux prit entre les siennes et serra affectueusement.

— Je vous ai fait appeler, poursuivit Lepicard, parce que j'ai à vous adresser une prière, et comme le dernier vœu d'un mourant est toujours exaucé, vous ne me refuserez point, et je mourrai tranquille.

— Vous avez eu raison de compter sur moi, dit Hector, quelle que soit la chose que vous me demandiez, par l'âme de ma mère, je jure de l'accomplir!

— Encore une fois merci! Vous avez aimé Diane, n'est-ce pas...

— La marquise Diane de Lormois! fit Hector stupéfait.

— Oui... répondit le mourant.

— Je l'ai aimé, poursuivit Hector. Et je l'aime toujours...

— Vous ne savez donc rien.... Mariette ne vous a donc rien dit?...

— Rien...

— Eh bien! écoutez, écoutez... moi je vais tout vous dire... mais approchez-vous de mon lit, car mes forces s'épuisent et mon souffle s'en va...

En ce moment la jeune femme assise au pied du lit laissa échapper un sanglot convulsif.

Hector la regarda pour la première fois,

et ne put retenir un cri d'étonnement.

— Vous ici, madame! vous!! dit-il.

— Qui donc? demanda le vieillard.

— Ne la voyez-vous pas... elle...madame Diane.

Lepicard secoua la tête en signe de dénégation.

— Non, dit-il, Diane est bien belle, c'est vrai, mais pas aussi belle que celle-ci.

Hector se tourna vers Mariette et l'interrogea du regard.

Guillaume saisit ce regard et en comprit le sens.

— Vous vous trompez, monsieur le marquis, reprit-il. Je n'ai point le délire et je vous dis la vérité. Cette enfant qui pleure auprès de moi, c'est la vivante image de Diane, mais ce n'est pas Diane... D'ailleurs vous allez tout comprendre...

Il s'interrompit pendant un instant, et poursuivit :

— Mon Dieu! je suis faible, ma voix s'étouffe... encore un moment, Seigneur mon Dieu,.. encore un moment...

Après un nouveau silence, il appela Mariette du geste, et lui dit :

— Mon enfant, tu vois sur cette console un flacon et un verre... apporte-les moi...

— Mais c'est du vin d'Espagne, monsieur, répondit la jeune fille épouvantée.

— Je le sais bien...

— Mais pour vous, c'est mortel !

— Qu'importe ? ce qu'il me faut, c'est de la force pour cinq minutes, ainsi, donne, mon enfant, donne vite.

Mariette obéit en pleurant.

Elle remplit un verre à moitié, et Guillaume le vida d'un trait.

Une rougeur passagère vint empourprer les pommettes de ses joues livides, et il reprit d'une voix plus forte :

— Regardez, monsieur le marquis, regardez cette belle jeune fille que vous avez prise pour Diane. C'est Denise, c'est sa sœur et ma fille aussi, car j'ai deux enfants...

— Que dites-vous? s'écria M. de Cout-Kérieux. Quoi, la marquise de Lormois est votre fille?...

— Ma fille aînée, oui, monsieur le marquis. Je poursuis : Vous vous souvenez sans doute que je vous ai dit autrefois que j'avais eu l'honneur d'être le valet de chambre de M. le duc de Richelieu. Un jour j'appris que je me trouvais plus riche que mon maître. Un parent éloigné que je connaissais à peine, mourut en me laissant par son testament une fortune immense, colossale, trois millions.

« Je quittai M. le duc, et je me mis à vivre pour mes enfants... j'étais veuf et j'avais deux filles, Diane et Denise...

« Les années se passèrent.... mes filles devinrent belles, belles comme des anges. De corps et de visage elles se ressem-

blaient tant qu'on ne pouvait presque les distinguer l'une de l'autre, mais pour le cœur, quelle différence! Denise était modeste et douce comme une chaste fleur des champs; Diane était orgueilleuse et fière, autant que le pourrait être une fille noble, née dans un palais. Diane rougissait, et de mon ancien état, et de ma condition présente; Denise ne voyait en moi que son père et se souciait peu de ma fortune immense.

« Moi, je les aimais autant l'une que l'autre.... Je les voulais voir heureuses toutes les deux, et pour cela j'aurais donné ma vie...

« Il y a deux ans, un gentilhomme, un

grand seigneur, M. le marquis de Lormois, ruiné par les folies d'une jeunesse orageuse, entendit parler de ma richesse.

« Il vit Diane, et fut ébloui de sa beauté, songeant à redorer son vieux blason avec mon or bourgeois, il me demanda la main de ma fille, à qui, en échange de deux millions, il offrit un nom et un titre.

« Seulement il mettait à ce mariage une condition terrible pour moi; il exigeait que Diane à l'avenir oubliât que j'étais son père, et que tout rapport entre elle et moi fut pour jamais interrompu. Il voulait envelopper ainsi dans un impénétrable mystère la naissance plébéïenne de sa femme!

« Oh! du plus profond de mon cœur, j'espérai que Diane refuserait! j'espérai qu'elle n'achèterait point ce rang de grande dame, en reniant ainsi ceux qui l'avaient tant aimée!

« Je me trompais!

« Dans ce titre qu'elle rêvait, Diane crut voir le bonheur.

« Ce fut un coup cruel!!!

« Le mariage se célébra...

« Diane me dit froidement : Adieu. Et tout fut fini entre nous.

La voix de Guillaume faiblissait, il se reposa pendant quelques instants, puis il continua :

— Je voulus, mais en vain, m'accoutumer à ne plus penser à ma fille, à ne plus entendre prononcer son doux nom. Je souffrais trop !

« Alors je trouvai moyen de faire placer chez elle en qualité de femme de chambre, Mariette cette bonne jeune fille que voilà, et qui presque chaque jour s'échappait de l'hôtel, et venait me raconter ce que faisait Diane...

« Je la savais heureuse, et j'étais presque heureux !

. . . .

Guillaume dit ensuite à Hector, tout ce que nos lecteurs savent déjà, mais que M. de Cout-Kérieux ignorait de la manière la plus complète !

Il lui raconta l'intrigue de la marquise et du comte Roland.

Il lui apprit comment chaque nuit, au château de Lormois, l'amant de Diane s'introduisait par la petite porte du parc, et comment un jour Champagne ivre à moitié, avait trahi avec Mariette les sinistres secrets de son maître, en lui lais-

sant comprendre que bientôt le comte Roland deviendrait, par un crime, le mari de la marquise.

Il lui dit enfin comment, ce même jour, Champagne avait porté à la marquise un billet de Roland, comment Mariette sachant par le valet une partie des projets du maître était accourue le prévenir, lui, Guillaume Lepicard dès qu'elle avait vu Diane sortir pâle et tremblante, comment il était arrivé à l'improviste chez le comte, l'avait menacé, lui avait enlevé Diane, et comment enfin Roland s'était vengé!

— Et maintenant, murmura le vieillard en terminant d'une voix éteinte, et maintenant que vous savez tout, veillez sur

Diane, puisque vous l'avez aimée, voilà ce que j'avais à vous demander ; protégez-la, défendez-la contre cet homme, ou plutôt contre ce démon qui s'appelle le comte Roland, et qui la poursuivra sans cesse, dans son honneur et dans son bonheur.

« Veillez aussi sur cette pauvre enfant, ajouta-t-il en montrant Denise, elle va rester orpheline sur cette triste terre ; elle est pure comme les anges, je la confie à votre loyauté !

Hector, cependant, regardait cette belle jeune fille si semblable de forme à la marquise Diane, et il sentait son cœur se fondre à chacun de ces regards, et il comprenait qu'il n'avait aimé la sœur aînée d'un

si violent amour, que parce qu'elle ressemblait tant à la plus jeune sœur, car enfin c'était Denise et non point Diane qu'il avait rencontrée deux fois avant d'être présenté à l'hôtel de Lormois.

Il la regarda longtemps, silencieux et charmé, et dit ensuite d'une voix tremblante :

— C'est à mon tour maintenant de vous adresser une demande.—Devant Dieu, qui nous entend, mon père, voulez-vous que Denise soit ma femme ?

Un frisson de joie passa dans les veines de Guillaume.

— Que le ciel vous bénisse d'avoir eu cette pensée, mon fils! s'écria-t-il.

Et de sa main mourante il joignit les deux mains d'Hector et de Denise.

Un dernier rayon de bonheur éclaira le front de l'agonisant, quand il vit penchés sur sa couche ces deux beaux jeunes gens qui pleuraient.

— Je meurs en paix.... je meurs... heureux... murmura-t-il, priez... pour moi...

Puis sa tête retomba.

Ses yeux se fermèrent d'eux-mêmes.

Tout était fini pour lui, en ce monde.

§

Hector quitta la chambre mortuaire et descendit pour aller chercher un prêtre qui vînt dire auprès du cadavre les prières des morts.

A peine avait-il fait quelques pas dans la rue, qu'un homme marcha droit à lui, et lui barra le passage.

M. de Cout-Kérieux reconnut le comte Roland.

— Votre victime n'est plus, lui dit-il, d'une voix grave. Est-ce que vous voudriez m'assassiner aussi ?

— Vous assassiner ? non ; mais vous tuer, car vous savez un secret de mort. Vous avez une épée ?

— Oui.

— Alors nous allons nous battre...

— Soit, ici, et à l'instant.

— Non, point ici, la rue n'est pas assez déserte, allons jusqu'au quai, le survivant jetera le mort dans la Seine.

— Allons, répondit Hector, mais passez devant, car si je ne crains pas votre épée, j'ai peur de votre poignard !

Roland ne tressaillit même point à cette dernière insulte et marcha le premier.

Ils arrivèrent au bord de l'eau.

Le duel sans témoins commença.

Les adversaires étaient d'égale force, jeunes et vigoureux tous deux, calmes tous deux et se haïssant mutuellement.

Seulement du côté d'Hector le mépris se mêlait à la haine.

Bientôt des gouttelettes de sang tachèrent les vêtements des deux adversaires et mouillèrent la pointe de leurs épées.

Ni l'un ni l'autre ne rompait d'une semelle.

Hector voulut en finir et se fendit sur son adversaire.

Son épée passa entre le bras et la poitrine de Roland, et l'arme de ce dernier lui traversa l'épaule.

Un éblouissement passa devant ses yeux, il tomba, mais sans lâcher son épée.

Roland le crut mort et se pencha sur lui.

Le bras d'Hector se raidit et releva son arme.

Roland tomba le cœur percé.

Au milieu des dernières convulsions de l'agonie, il roula jusque dans le fleuve, dont les flots emportèrent son cadavre.

EPILOGUE

ÉPILOGUE.

Huit jours après la mort de Guillaume Lepicard, Diane succomba aux terribles accès d'une fièvre cérébrale qui ne lui permit point de reprendre un seul instant connaissance.

Le marquis de Lormois, veuf et sans en-

fants, fut donc forcé, à son grand regret, de restituer à Denise les deux millions de la dot de sa femme.

Il s'en consola cependant en épousant la fille d'un fermier-général, qui quoique laide le rendit heureux, etc. . . . . (Voyez Molière.)

Le valet Champagne eut maille à partir avec la justice et fut pendu haut et court.

§

Deux ans après la catastrophe terrible

qui termine ce livre, une belle jeune femme en robe blanche, promenait dans les allées ombreuses du parc de Cout-Kérieux un délicieux petit enfant, rose et blond comme un chérubin.

C'était Denise, devenue marquise de Cout-Kérieux.

A quelques pas en arrière marchait Hector, soutenant les pas incertains du bon vieux Chrysostôme Peritus qui se proposait d'apprendre au fils de son premier élève, le latin, le grec, l'histoire, la philosophie et les sciences exactes.

Durant une série de longues années, Hector et sa charmante femme goûtèrent,

loin de Paris, le plus solide et le plus durable de tous les bonheurs.

Ils s'aimèrent jusqu'à leur dernier jour, et ils eurent beaucoup d'enfants.

Ce qui vous prouve, ami lecteur, que tout est pour le mieux, dans le meilleur des mondes possibles.

Puissiez-vous être de notre avis, en lisant cette dernière page.

LE DOMINO ROUGE

TRÈS COURT AVANT-PROPOS QU'IL FAUT LIRE.

Nous devons à nos lecteurs une explication de quelques lignes, à propos de la nouvelle, ou plutôt de la légende que nous avons l'honneur de mettre sous leurs yeux dans les pages suivantes, et qui leur semblera, non sans raison, s'éloigner es-

sentiellement, quant à la forme, de notre *manière* accoutumée.

Pour ce qui est des *faits*, du *canevas*, *de la charpente*, nous n'avons rien inventé, nous nous sommes faits seulement les échos fidèles d'une tradition, populaire à Venise.

Quant à ce qui concerne *l'habillage littéraire*, *l'enluminure* du récit, si nous pouvons ainsi parler, nous avons conservé autant que possible ce style et ce coloris des mélodrames de la vieille école, qui nous semblait s'ajuster à merveille aux sombres péripéties de cette histoire d'amour et de sang.

Avons-nous eu tort ou raison? Voilà ce que décideront nos lecteurs.

Dans tous les cas, nous avons du moins le mérite, à défaut d'autres, d'offrir aux amateurs d'*origines littéraires* la chronique originale et authentique où Fenimore-Cooper, le célèbre romancier américain, a puisé sans doute le sujet de son livre magnifique : **LE BRAVO.**

X. de M.

I

UNE DOUBLE HAINE.

Deux siècles et demi ont passé déjà sur les événements qu'on va lire, et cependant leur souvenir vit encore dans plus d'une mémoire à Venise, et, chaque soir, les improvisateurs du Lido, qui rassemblent autour d'eux une foule d'oisifs et de lazzaronnis, prennent pour thème favori de

leurs chants le drame sombre que nous allons raconter.

Venise, en 1650, était une florissante république, si toutefois ce mot, dont on a fait le synonyme de liberté ou pour mieux dire de licence, peut s'entendre d'un état dont tous les habitants naissaient, vivaient et mouraient esclaves.

La crainte était partout, car partout on trouvait la délation, et la délation c'était ou la mort ou la captivité sous les Plombs.

Le père se défiait de son fils, le mari tremblait devant sa femme, le frère soupçonnait son frère! — et ces craintes n'a-

vaient rien d'exagéré, car dans presque toutes les familles le conseil des Dix entretenait des espions inconnus.

A voir cet effroi général, on serait tenté de supposer que chacun ne pensait qu'à soi, et qu'enveloppant tout le monde dans une défiance et dans une haine communes on n'avait pour personne une horreur particulière et dominante.

En cela on se tromperait.

Deux hommes de conditions et de fortunes bien diverses accumulaient sur leurs têtes les malédictions de la foule.

L'un de ces hommes, Camillo Cavalcanti, était un noble Vénitien.

L'autre, Beppo Canti, à qui la renommée sanglante de son stylet avait valu le surnom de *Mammone* (démon), était un bravo fameux.

Camillo pouvait passer pour un charmant cavalier; — il avait vingt-cinq ans, il était grand, mince et blond. Nul ne portait avec plus d'élégance que lui le pourpoint de velours aux longues manches ouvertes pendantes derrière le bras, nul n'avait un air plus cavalièrement gentilhomme.

Tout enfin séduisait dans son extérieur,

tout, jusqu'à l'expression franche et ouverte de sa physionomie.

Et pourtant, de même que le fruit du mancenillier cache le poison sous une apparence attrayante, de même l'extérieur séduisant de Camillo masquait un cœur flétri, une âme corrompue, livrée à tous les vices : la débauche, la déloyauté, la méchanceté, la bassesse, la peur même, car dans cette Venise où le courage était si commun qu'il passait à peine pour une vertu, Camillo était un lâche !

Cavalcanti tenait par des liens de famille aux plus puissantes maisons de la république. — Il comptait un doge parmi ses

ancêtres, et lui-même était parent du doge alors vivant.

Son père, mort depuis longtemps, lui avait laissé une immense fortune, qu'il fondit bien vite au feu de ses passions infernales, dès qu'il eut atteint l'âge d'en jouir.

Une partie de cet or fut jetée par lui à l'insatiable avidité des courtisanes vénitiennes, l'autre servit aux profusions des orgies, aux pertes de jeu, au soudoyement des bravis dont il payait les coups, — aux mille folies enfin d'un luxe insolent et royal.

Au moment où commence cette his-

toire Camillo était un peu plus que ruiné, mais il comptait rebâtir un jour l'édifice écroulé de sa fortune, en épousant quelque riche héritière séduite par sa charmante figure et ses nobles manières. — Il avait même, par prévoyance, jeté les yeux sur la belle et jeune Héléna Fornasari.

Maintenant que nous avons esquissé rapidement les principaux traits du caractère détesté de Camillo, occupons-nous de l'homme par nous désigné comme son rival dans la haine publique.

Chaque soir, à l'époque où se passaient les faits que nous allons raconter, et à l'heure où le soleil venait de disparaître derrière les sommets des Alpes tyro-

liennes, un homme de moyenne taille sortait lentement de la place Saint-Marc, suivait l'un des quais, s'arrêtait à l'entrée de la cour qui conduit à l'intérieur du palais par l'escalier des Géants sur lequel tomba la tête de Faliero, et là, s'adossant à un pilastre sculpté, passait de longues heures dans un état d'immobilité complète.

Cet homme semblait âgé de trente ans à peu près. Ses traits nobles et réguliers mais singulièrement basanés exprimaient la résolution et l'énergie. Son apparence n'avait rien d'extraordinaire, et pourtant dès qu'il approchait la foule s'écartait devant lui comme devant un pestiféré,—et sitôt qu'il avait pris position auprès de l'en-

trée du palais, le quai devenait désert.

Les joyeux improvisateurs, les citadins, les soldats dalmates, les matelots des galères, les moines, les Juifs du Rialto, les dames de la ville et les femmes de mœurs légères s'éloignaient à la fois, et le silence régnait dans ces lieux, un instant avant si remplis de mouvement et de bruit.

Par intervalles, des cavaliers enveloppés jusqu'aux yeux dans leurs manteaux, et portant pour plus de sûreté des demi masques de velours noirs, s'approchaient silencieusement de cet inconnu, lui parlaient à voix basse, mettaient dans sa main une bourse pleine d'or, et se retiraient en

regardant autour d'eux si personne n'avait pu les épier et les reconnaître.

Le lendemain, on trouvait des cadavres flottants sur les lagunes.

Tous portaient la marque bien connue d'un poignard triangulaire, — et les pêcheurs se disaient les uns aux autres :

— *Il Mammone* a gagné de l'argent cette nuit !

C'est qu'en effet, l'inconnu du pont des Soupirs était Renzo Mammone le bravo !

II

LES DEUX FEMMES.

La brise de l'Adriatique faisait succéder une délicieuse fraîcheur aux brûlants rayons du soleil italien.

Des myriades de gondoles glissaient sur les canaux, dans la direction du port — de Fusina — ou des îles voisines.

Mais c'était surtout le long du grand canal bordé par la place Saint-Marc, que l'on voyait passer les barques les plus élégantes, toutes remplies de brunes Vénitiennes.

Les belles signoras se souriaient en passant, répondant par un gracieux regard ou par un coquet mouvement d'éventail aux saluts et aux compliments des galants seigneurs qui faisaient manœuvrer leurs gondoles autour d'elles.

Parmi ces derniers, on remarquait don Camillo.

Il montait une barque noire dont les ciselures merveilleuses étaient encore re-

haussées par des dorures d'un goût exquis.

Six rameurs nègres maniaient les avirons. — Ils portaient des jaquettes blasonnées à ses couleurs. — Des anneaux d'argent massif brillaient à leurs cous, à leurs poignets et aux chevilles de leurs jambes nues.

Camillo n'était point assis.

Debout, dans une attitude négligée et peut-être un peu prétentieuse, il s'appuyait contre le dais de sa gondole dont les rideaux étaient ouverts.

De la main gauche, il tenait une gui-

tare, et de la droite il jouait avec un petit masque en velours suspendu par un ruban de soie à la boutonnière de son pourpoint.

Non loin du comte se tenait également debout un jeune homme, qu'à son habillement blasonné comme celui des nègres on reconnaissait pour un subalterne, mais dont la pose, tout à la fois familière et respectueuse, indiquait un de ces domestiques privilégiés qui sont les favoris du maître.

Ce jeune homme se nommait Grizzo. — C'était le valet de chambre, le confident et l'âme damnée de Cavalcanti.

Depuis une heure à peu près, la gon-

dole dont nous nous occupons avait parcouru le Giudecca dans tous les sens, quand Camillo, qui semblait absorbé par ses réflexions, releva la tête.

— Grizzo !

— Signore ! répondit le valet en portant la main à sa toque.

— Au port !

Grizzo transmit cet ordre aux rameurs, et la gondole glissa rapide et silencieuse avec ce mouvement d'oscillation fantastique produit par le va et vient continuel des petites vagues qui se brisent contre les chaussées.

Au moment de sortir du canal la barque de Camillo passa devant un de ces escaliers qui descendent jusqu'aux flots et près desquels stationnent d'habitude les gondoles de louage. — La place était alors déserte ; mais sur la dernière marche se tenait une jeune fille semblant attendre le retour de l'une des barques destinées au service public.

Quoique mise d'une façon très simple cette jeune fille était charmante.

Elle portait une courte jupe de couleur foncée. — Un mantelet noir serrait sa taille et se terminait par un capuchon qui pouvait à volonté cacher le visage, mais qui dans ce moment rabattu en arrière

découvrait une riche chevelure brune et une délicieuse figure.

Camillo était connaisseur; aussi donna-t-il l'ordre à son valet de faire ralentir le mouvement des rames, et dès que l'escalier fut dépassé il appela Grizzo près de lui :

— As-tu remarqué cette enfant? lui demanda-t il.

— Oui, Signore.

— Elle est jolie, n'est-ce pas?

— Charmante, Signore!

— La connais-tu?

— Oh! Signore, je sais par cœur toutes les vierges folles de notre cité; mais quant à celles qui font profession de sagesse et de cruauté, c'est autre chose! du reste, si votre seigneurie désire savoir quelle est cette enfant, elle n'a qu'à dire un mot, elle le saura ce soir!

— Cela m'est assez égal, per Bacco! — Cependant, fais comme tu voudras!

Grizzo dit quelques paroles aux nègres, qui firent à l'instant virer de bord la gondole et l'amenèrent jusqu'au pied de l'escalier où la jeune fille attendait toujours.

Grizzo descendit, s'éloigna, et se mêla aux groupes des promeneurs, sans toutefois perdre de vue la pauvrette qui restait là, tranquille et calme comme la perdrix qui ne devine point l'approche du limier.

— Au palais Fornasari! — dit Camillo, après avoir admiré de nouveau et de plus près les jolis traits de la petite Vénitienne éclairée par les rayons de la lune, qui faisaient resplendir sa peau blanche et dorée.

La gondole repartit comme une flèche.

— Chantez! ajouta Camillo.

Et les bateliers élevant la voix en chœur

firent entendre une de ces barcaroles bien-aimées des pêcheurs des lagunes, une de ces barcaroles dont rien ne saurait exprimer la douce et magique harmonie le soir sur les flots tranquilles.

Pendant ces chants, la gondole avait traversé divers canaux à peu près déserts.

Soudain un brusque mouvement rétrograde des avirons l'arrêta en face d'un palalais de belle apparence.

Tout dans les alentours était silencieux; une faible lumière brillait seulement au premier étage, à l'une des fenêtres masquées en dehors par une jalousie.

Camillo prit sa guitarre, l'accorda et se mit à chanter *amorosò* une romance de sa composition.

La voix du Vénitien était agréable; aussi, vers le sixième couplet, une ombre intercepta la lumière de l'intérieur, la fenêtre s'ouvrit, une petite main blanche souleva la jalousie; mais dès que le chanteur eût été reconnu la jalousie retomba, et la fenêtre fut refermée avec une vivacité qui annonçait, sinon de la colère, au moins un vif mouvement d'impatience.

Camillo chanta deux ou trois couplets encore, puis craignant que la fraîcheur du soir ne finît par l'enrouer, il fit prendre à ses gondoliers le chemin de sa demeure.

Il était rentré depuis quelques instants, avait échangé ses vêtements d'apparat contre une somptueuse robe de chambre, et, à demi étendu sur un divan, savourait un sorbet au marasquin, quand on frappa légèrement à la porte.

— Entrez! — dit-il. — Ah! c'est toi, Grizzo!

— Moi-même, Signore.

— Et sais-tu quelque chose?

Beaucoup de choses, Signore.

— Le nom de la jeune fille?

— Pépita.

— Son âge ?

— Dix-sept ans.

— Elle demeure ?...

— Tout près de l'église de la madone des Fleurs.

— Et, — pour me servir de ton expression pittoresque, — est-ce une vierge folle ?

— Sage comme la bienheureuse Gizelda, vierge et martyre, ma patronne ! Elle

habite une petite maison seule avec son père vieux soldat infirme, paralytique et aveugle. — Elle le soigne constamment, et sort si peu que c'est un miracle que nous l'ayons rencontrée ce soir. Elle a d'ailleurs un amoureux qui doit, dit-on, l'épouser.

— Un pêcheur ou un gondolier, sans doute ?

— On l'ignore, et c'est la seule chose étrange dans la vie de cette jeune fille. L'amoureux en question, quand il vient chez elle, est toujours masqué.

— Ah !

— Il est vêtu, du reste, comme un homme du peuple, et l'on ne comprend pas cette précaution de cacher ainsi son visage, du moins pour de semblables rendez-vous.

— Tu piques ma curiosité, Grizzo ! Quel peut être mon rival ?

— Votre rival, Signore?

— Oui. — Ne comprends-tu pas qu'il faut que cette jeune fille soit à moi ?

— Pardon, Signore, mais cela me semble impossible !

— Impossible ! — Allons donc ! tu es

fou, Grizzo! impossible à Camillo Cavalcanti...

— Je suis fou, sans contredit, si tel est l'avis de votre seigneurie; mais je pense que c'est précisément parce que vous êtes le plus brillant seigneur de Venise que cette conquête offre d'insurmontables difficultés. — Votre éclat effraiera l'enfant! — Vous ne serez point reçu dans la maison!.....

— Il y a une apparence de raison dans ce que tu me dis là; aussi tu auras soin, Grizzo, de me tenir prêt pour demain un costume complet de pêcheur des lagunes!

— Cela sera fait Signore!

Vers le milieu du jour qui succéda à cette soirée une gondole fort simple, quoique portant à sa proue un écusson surmonté d'une couronne de baron, s'arrêta devant l'escalier du palais Fornasari, et un jeune homme, franchissant les marches, entra rapidement dans l'intérieur de la cour.

— La signora est-elle visible ? demanda-t-il à un valet.

— Oui, Signore, répondit ce dernier.

Et après avoir introduit le jeune homme dans un élégant salon, il le quitta pour aller prévenir sa maîtresse.

Ce visiteur était un Français âgé de vingt-huit ans, de moyenne taille, d'une tournure et d'un visage distingués. — Ses yeux étaient noirs, ses cheveux de la même couleur tranchaient avec son teint aussi blanc que celui d'une femme.

Il portait avec goût les modes de la cour de France, était spirituel, beau joueur, aimait singulièrement Paris, et l'aurait regagné depuis longtemps si l'amour ne l'avait enlacé et retenu à Venise, où il était venu par curiosité avec une ambassade.

Ayant rencontré dans une fête Héléna Fornasari, toute jeune veuve de dix-neuf ans, — Georges, baron de Chivry, — tel

était le nom du cavalier français, s'était pris de belle passion pour elle, avait risqué bientôt un aveu qu'on avait écouté de la manière la plus indulgente, et enfin, au bout de quelque temps, s'était vu payer de retour.

Héléna ne dépendait que d'elle seule, aussi ne prévoyait-elle nul obstacle à son union avec le baron. Mais elle n'en avait point fixé l'époque, et elle évitait de rendre cette liaison publique, craignant que le désappointement de ses soupirants nombreux n'amenât pour Georges, quelques coups d'épée, ou, ce qui était pis, quelques coups de poignards.

— La signora attend votre seigneurie,

dit le valet en reparaissant et en ouvrant au baron la porte du plus délicieux boudoir qu'il soit possible d'imaginer.

Figurez-vous une pièce ovale, au plafond formant coupole et peint à fresque, et aux murailles revêtues d'une tenture de velours cramoisi à crépines d'or.

De longs rideaux de même couleur interceptaient les rayons du jour et ne laissaient pénétrer dans l'appartement qu'une lumière douce et voilée.

Imaginez, dans de magnifiques bordures, plusieurs de ces hautes glaces qui valurent à Venise une telle réputation, et

sur une table de marbre noir, une foule de ces objets charmants dont s'entourent encore aujourd'hui les femmes à la mode. — Des statuettes d'or et d'argent, des ivoires ciselés, des vases de Benvenuto Cellini, etc., etc., et surtout rêvez, si vous le pouvez, la délicieuse figure de la jeune femme, qui empruntait un nouveau charme de ce splendide entourage.

Héléna était blanche comme un lys, et pâle de cette pâleur dorée particulière aux Italiennes et aux Espagnoles. La rougeur éclatante de ses lèvres contrastait d'une façon charmante avec la carnation délicate de son visage.

Si vous voulez avoir une idée exacte de

cette ravissante Italienne, allez à Venise, et faites-vous montrer, dans la galerie du palais de Santa-Croce, le portrait d'une jeune femme en deuil.

Sur le cadre de ce tableau, vous remarquerez deux lettres : H. C.

La première de ces lettres, on le devine, veut dire Héléna.

— Vous voilà, mon cher seigneur ! dit-elle en tendant la main au jeune homme.

— Oui, ma bien-aimée, — répondit Georges en portant cette main à ses lèvres, — je viens vous demander quand vous fe-

rez un roi de votre esclave, un bienheureux de celui qui souffre tant de vos rigueurs ?

— Ce qui veut dire, n'est-ce pas, en termes moins poétiques : Quand Héléna Fornasari deviendra-t-elle baronne de Chivry ?

— Comme vous voudrez, mais j'aime mieux ma première idée, Enfin, Héléna, répondez, soit à ma question, soit à la vôtre, et pourvu que vous disiez : bientôt! jamais mot plus charmant n'aura rempli mon âme de bonheur!

— J'hésite, j'hésite beaucoup ! — répli-

qua la jeune femme avec un sourire malicieux.

— Vous hésitez! — s'écria Georges en tressaillant.

— Oui.

— Doutez-vous donc de moi?

— Pas le moins du monde!

— Eh bien?

— C'est qu'il me faudra, voyez-vous, cesser d'être Italienne.

— Vous deviendrez Française ! La France y gagnera, et vous n'y perdrez pas.

— Quitter ma belle Venise !

— Pour habiter mon beau Paris !

— Renoncer aux gondoles !

— Vous aurez des chevaux.

— Aux sérénades ! Et, tenez, justement hier soir encore...

— Hier soir ?...

— Un galant musicien est venu sous cette fenêtre...

— Achevez, Héléna ! pour l'amour de Dieu, achevez !

— Me jurer...

— Quoi donc ?

— Qu'il m'aimait à en perdre la tête !

— L'insolent ! murmura Georges en touchant involontairement la poignée de son épée. Et qui donc a osé...

— Oh ! mon Dieu ! ne soyez donc pas jaloux pour si peu ! Ce n'est que Camillo Cavalcanti !

— Lui, ce fat déshonoré, ce débauché perdu de dettes !

— On dit, *mio caro,* que la beauté est comme le soleil, et qu'elle brille pour tout le monde ! Camillo est galant d'ailleurs, plus galant que vous, car il chante sous mes fenêtres le soir, et depuis que vous prétendez m'aimer...

— Prétendez... le mot est dur !

— Depuis que vous m'aimez, si vous voulez, vous ne m'avez pas donné une pauvre petite sérénade.

— C'est qu'on ne le fait pas en France !

— Nous sommes à Venise.

— Eh bien! demain je réparerai ma faute...

— Et je vous pardonnerai.

— Mais je vous en prie, chère Héléna, fixez le jour de notre union!

— Nous en reparlerons plus tard.

— Pourquoi pas tout de suite?

— Parce que cela ne me convient pas!

c'est une excellente raison. Adieu donc, et surtout n'oubliez pas la sérénade !

Et Georges de Chivry quitta sa fiancée.

III

L'AMANT DE PÉPITA.

Tandis que se passaient, au palais Fornasari, les faits que nous venons de rapporter, une scène presque du même genre avait lieu à la petite maison, voisine de l'église de la Madone.

Un homme vêtu comme un pêcheur,

et masqué, ouvrit la porte qui donnait sur le quai, entra dans la première pièce qu'il trouva déserte, frappa doucement à une seconde porte qui conduisait à une autre chambre, et une voix de jeune fille demanda de l'intérieur :

— Qui est là ?

— Moi, Beppo !

— Entrez, ami, je suis seule avec mon père !

La jeune fille qui venait de parler était debout près d'un vieillard aux longs cheveux blancs, étendu dans un fauteuil à

côté de la fenêtre, — et dont la tête belle et noble recevait un nouveau caractère de la cicatrice d'un large coup de sabre qui partait du haut du front et se prolongeait jusqu'au bas de la joue.

Ce vieillard était enveloppé d'un large manteau de laine et ses jambes reposaient sur une chaise placée devant lui.

Le nouveau venu, en se démasquant, montra les traits du bravo Mammone.

Un sourire éclaira la figure du vieux soldat, il essaya de faire à l'arrivant un

signe affectueux, et ses lèvres murmurèrent quelques sons inintelligibles. — La paralysie dont il était frappé l'avait rendu sourd et muet.

Beppo s'approcha de lui, prit sa main décharnée et la porta à ses lèvres avec une tendresse respectueuse.

— Comment va-t-il aujourd'hui, Pépita? — demanda-t-il à la jeune fille.

— Comme toujours, Beppo! — Il souffre avec courage, et son chapelet ne le quitte pas.

Effectivement on voyait entre les

doigts du vieillard un chapelet à gros grains d'ébène, terminé par une petite croix en argent.

— Il y a bien longtemps que nous ne vous avons vu, Beppo!

— Je n'ai pu venir hier.

— Heureusement, car vous ne m'auriez pas trouvée.

— Vous êtes sortie!!!

Et le bravo ne put retenir un mouvement de surprise et d'inquiétude en prononçant ces mots.

— Ne vous tourmentez pas, Beppo, personne ne m'a parlé, personne ne m'a même regardée en route ; je suis sortie parce que mon père et le ménage avaient besoin de différentes choses.

— Êtes-vous rentrée tard ?

— Après la nuit tombée ; mais les places et les quais étaient si remplis de monde qu'il n'y avait réellement pas plus de danger pour moi qu'en plein jour. — J'ai eu cependant une grande frayeur.

— Et pourquoi ?

— Parce que j'ai rencontré, à deux ou

trois cents pas d'ici, des pêcheurs portant un cadavre qu'ils venaient de trouver dans les lagunes. — C'était un jeune homme, Beppo, un beau jeune homme! — Ce malheureux avait été assassiné la veille, et l'on disait, autour du corps, qu'il portait la marque de cet homme infâme, de cette bête fauve plutôt, qu'on a surnommé : Mammone!

— L'on disait cela, murmura le bravo d'une voix altérée.

— Oui. — Mais est-ce-vrai, Beppo, dites-moi, est-ce bien vrai qu'il y ait à Venise des hommes capables de tuer pour de l'argent? — Moi je ne puis le croire.

— C'est vrai, — c'est bien vrai.

— Et la justice les laisse vivre?

— Oui. — La justice! qu'est-ce que la justice humaine?

— Et la malédiction du ciel ne s'appesantit pas sur eux?

— Peut-être.

— Oh! je ne suis qu'une faible femme, mais si mes prières sont entendues là-haut! Mon Dieu, maudissez-les!

— Taisez-vous, Pépita, taisez-vous! —

Enfant, votre bouche est pure et ne doit adresser au ciel que des prières de pardon. — Ne maudissez jamais ! — Dieu ne peut-il pas faire grâce ? — Et savez-vous d'ailleurs ce que souffrent ces hommes ? — Connaissez-vous leurs remords ? N'ignorez-vous pas si une terrible fatalité s'appesantit sur eux et leur dit : Du sang ! du sang !

En parlant de la sorte, Mammone était devenu pâle comme un linceul.

— Vous pouvez avoir raison, Beppo, — répliqua la jeune fille après un moment de silence, — mais pour de tels crimes, je suis sans pitié ! — Je comprends qu'on frappe par haine, — je suis Italienne ! — Je

comprends qu'on frappe par vengeance.
— Et je crois que Dieu peut pardonner. Mais tuer pour de l'or ! — comprenez-vous cela, Beppo?

— Et si c'est un désir de vengeance qui pousse le bras du bravo, — si la haine pour toute la caste des nobles orgueilleux le décide à leur vendre son stylet afin qu'ils se détruisent les uns les autres ; — s'il rêve la liberté ; s'il frappe les puissants pour être libre ! — comprenez-vous cela, Pépita?

— Non, car ces projets de liberté, de haine et de vengeance ne peuvent vivre avec l'amour du gain dans le cœur d'un bravo maudit.

— Peut-être.

Renzo prononça ces mots d'une voix tellement étrange, que Pépita ne put s'empêcher de jeter les yeux sur lui.

— Pourquoi vous attrister par des paroles sinistres, Pépita? — reprit le bravo. — Pourquoi, quand nous sommes ensemble, parler de meurtre et de sang? — Ne vaut-il pas bien mieux penser à notre amour, dites-moi?

— Oui, Beppo, mais c'est vous qui depuis longtemps ne vous occupez plus de notre mariage.

— Parce que maintenant il est impossible.

— Et pourquoi ?

— J'aime votre père, vous le savez, comme si j'étais son fils, Pépita, et cependant tant que Dieu n'aura pas mis fin à ses longues souffrances en l'appelant à lui, nous ne pouvons être unis.

— Je ne comprends pas cette nécessité de mêler des larmes à notre bonheur, et de ne pouvoir porter la couronne d'épousée sans une robe de deuil ; mais enfin j'attendrai, Beppo! — J'attendrai et je prierai.

En ce moment on entendit du bruit dans la première pièce, et Renzo se hâta de remettre son masque. — C'était une voisine qui venait demander des nouvelles du père de Pépita, et qui sortit presque aussitôt.

Expliquons en quelques mots la liaison du bravo et de la jeune fille, et l'ignorance de cette dernière sur l'affreuse industrie de son fiancé.

Le véritable nom du redoutable Vénitien était Beppo Canti, — son nom de guerre était Lorenzo, dont par une abréviation habituelle en Italie, on avait fait Renzo, — et Mammone, nous le savons déjà, son surnom.

La famille dont *il Mammone* était le dernier rejeton tenait par quelques liens de parenté à celle de Piétro, le père de Pépita.

Le jeune Beppo avait grandi sous les yeux du soldat, qui l'avait pris en tendre affection. Une paralysie, suite de ses longues campagnes et de ses nombreuses blessures, vint clouer Piétro sur son fauteuil et laisser Beppo abandonné à lui-même avec une âme ardente et pleine d'énergie, pouvant se porter avec une égale impétuosité, aux bonnes comme aux mauvaises actions. Une direction sage l'eût fait marcher dans une voie honorable et droite : la fatalité le poussa au crime. — Nous disons la *fatalité,* car ce fut un incident vul-

gaire qui décida de toute sa vie et voua son avenir au mal.

Un riche seigneur venait de lui succéder dans les bonnes grâces d'une belle fille.

Avec une tête moins bouillante, Beppo aurait remercié tout bas la courtisanne de son aumône amoureuse et se serait éloigné sans bruit.

Il voulut faire du scandale, et fut honteusement chassé par les gens de son ex-maîtresse.

Ce jour là, pour la première fois, Beppo rêva la vengeance, mais la vengeance loyale et franche.

Il alla le lendemain chez son rival de hasard, et lui proposa un duel.

Le gentilhomme le crut fou, et le fit mettre à la porte par ses laquais.

De ce jour sa haine pour un seul rejaillit sur la caste entière. — Une profonde horreur pour toute richesse et pour toute aristocratie s'empara de son âme et subjugua sa pensée. — De ce jour, il prit place dans les rangs des bravi.

Ses rapports avec Piétro et Pépita ne furent point interrompus. — Son affection de frère pour la jeune fille devint peu à peu un amour de fiancé, un amour qui

remplit son âme, et bien souvent le poursuivit comme un remords au milieu de ses abominables exploits.

Il eut peur de la justice divine!

Il se dit que le ciel ne pouvait permettre l'union de tant d'innocence et de pureté, avec tant de scélératesse et d'infamie!

Il voulut s'arrêter, mais en vain! — La pente était rapide, et, comme il le disait tout à l'heure à Pépita, le sang appelait le sang!

Il éloignait donc son mariage et comptait, après la mort de Piétro, jeter son

stylet dans la mer et emmener la jeune fille dans quelque pays lointain où son sanglant renom ne serait pas encore parvenu!

Rien n'était plus simple, du reste, que l'ignorance de Pépita à son égard: — elle sortait à peine, ne connaissait personne. —Renzo venait toujours masqué, et pour expliquer cette circonstance à la jeune fille, il lui avait dit que s'étant compromis dans une affaire de contrebande, il ne pouvait se montrer à visage découvert!

La naïve enfant ne conçut pas même l'ombre d'un doute ou d'un soupçon.

Un moment interrompue, la conversa-

tion des jeunes gens reprit et continua quelque temps encore, puis le bravo dit adieu à sa bien-aimée, et sortit en jetant autour de lui un regard circonspect avant de s'avancer sur le quai.

Il aperçut à peu de distance, et s'adossant à la muraille un homme vêtu comme lui, et comme lui masqué, qui semblait examiner avec attention la porte de la maison de Pépita.

Renzo fit quelques pas.

L'homme masqué le suivit.

Renzo s'arrêta.

L'inconnu s'arrêta de même.

Il se remit à marcher.

L'inconnu reprit aussitôt sa marche.

Le bravo, voyant ce manège, revint sur ses pas, s'arrêta en face de l'individu qui paraissait s'attacher à lui, et lui dit :

— Que me voulez-vous ?

— Pas la moindre chose.

— Vous me suivez pourtant !

— Moi !!!

— Oui.

— Je ne vous suis pas!

— Alors, passez votre chemin!

— Et de quel droit me parlez-vous ainsi? Le quai ne vous appartient pas plus qu'à moi, je pense!

— Vous êtes un espion!

— Que vous importe?

— Rien, si vous ne vous occupez pas de moi; — mais souvenez-vous de ceci : — Ne me suivez pas, ne cherchez pas à sa-

voir qui je suis, d'où je viens, ni où je vais, car il vous arriverait malheur !

Et le bravo s'éloignant rapidement se jeta dans une petite barque amarrée par lui non loin de là, décrivit quelques circuits au milieu des gondoles, ôta son masque, changea de toque, et revint sur le quai sans avoir remarqué qu'il avait été suivi dans tous ses détours par une barque exactement semblable à la sienne et montée par un seul homme.

L'inconnu n'était plus là, mais cinq minutes après, Grizzo rejoignait sur la Piazetta son maître encore déguisé, et lui disait :

— Oh! signor, signor, prenez garde à vous!

— Pourquoi?

— Vous ne savez pas quel est l'amant de la Pépita!

— Eh bien!

— Eh bien! c'est Renzo Mammone!

IV

LE DUEL.

Comme on le pense bien, Georges de Chivry n'oublia point le lendemain soir la sérénade promise à la belle Héléna. Il loua donc pour la soirée un certain nombre de musiciens, les fit ranger sur une grande barque, et monté sur une autre gondole, les dirigea du côté du palais Fornasari.

Que l'on juge de sa surprise et de son mécontentement, quand en arrivant il vit la place prise par un gentilhomme vêtu de noir et masqué qui roucoulait de son mieux.

Georges fit manœuvrer de manière à aborder la gondole rivale, et dit au premier arrivé :

— Vous vous trompez sans doute de balcon, cavalier!

— Je ne me trompe nullement, signore!

— En ce cas, comme vous perdez votre

temps et vos chansons, faites-moi le plaisir de jouer des rames et de porter ailleurs vos langoureuses mélodies.

— J'allais vous faire la même demande.

— Savez-vous que ceci est une insulte, Monsieur?

— Pas le moins du monde, signore!

— Enfin, l'un de nous est de trop ici!

— C'est ce que je pense.

— Alors nous partirons ensemble! vous avez votre épée?

— Oui, signore.

— Je suis à vous. — Une minute cependant, je vous prie !

Et le chevaleresque français, ne voulant pas s'éloigner sans avoir fait acte de galanterie, donna l'ordre à ses musiciens de préluder. Puis, s'inspirant de la circonstance, il improvisa et chanta le couplet suivant, détestable, mais excusable :

Que l'attente,
Ma Charmante,
Ne vous fasse point pâlir !
Ma gondole
Glisse et vole,
Vous allez la voir courir !
Sans entendre
Ma voix tendre,

Pourriez-vous vous endormir?
L'espérance
Me devance,
Bientôt je vais revenir!

Les deux barques partirent, et, après quelques minutes d'une course rapide, arrivèrent au quai désert dont nous avons parlé déjà à propos du bravo Mammone. Les rivaux s'avancèrent jusqu'à un endroit qu'éclairaient les rayons de la lune.

Un homme que l'ombre projetée par la masse du palais avait caché jusque-là, s'avança silencieusement vers eux, mais quand il les eut vu tirer leurs épées et jeter leurs manteaux à terre, il s'éloigna en murmurant:

— Ils n'ont pas besoin de moi !

C'était Renzo.

Georges se mit en garde. Son adversaire l'imita. Les lames se croisèrent, et la lumière tombant sur leur acier poli sembla faire jaillir des étincelles dont s'illumina la pénombre.

Déjà quelques passes venaient d'être échangées avec une adresse presqu'égale, quand le Français sentit tout-à-coup l'épée du Vénitien trembler en frappant la sienne, et le vit rompre d'une semelle.

— Que faites-vous? lui cria-t-il. Etes-vous gentilhomme?

Le Vénitien, à cette parole, sembla reprendre un peu de fermeté; mais bientôt la frayeur l'emporta, il continua de rompre et finit par tourner le dos, laissant son manteau sur le terrain.

— Vous n'êtes qu'un lâche! un lâche éhonté! lui cria Georges.

L'autre entendit à merveille, mais il n'en courut que plus vite, et sautant dans sa gondole, il s'éloigna comme une flèche.

On a, nous le pensons, deviné Camillo.

— Français damné! disait-il à part lui,

spadassin maudit ! faut-il que je n'aie pas eu assez de cœur pour t'enfoncer trois pouces de ma dague dans la poitrine ! Mais patience ! patience ! il y a des bravis à Venise !

Georges fût achever tranquillement sa sérénade sous les fenêtres du palais Fornasari.

Laissons un instant de côté le baron de Chivry, Héléna et les amours patriciennes pour nous occuper de la charmante et pauvre Pépita.

Camillo était sans contredit plus habile séducteur que duelliste courageux, aussi

ne négligea-t-il rien de ce qui pouvait lui rendre plus facile la conquête de la jeune fille.

D'abord, et déjà sans doute on a deviné son plan en l'entendant demander à Grizzo dans l'un des premiers chapitres de cette histoire un costume complet de pêcheur, d'abord, disons-nous, revêtu de la livrée du peuple, il chercha tous les moyens de se rapprocher de la fiancée du bravo. C'était difficile, mais à quoi ne réussissent pas les roueries d'un Don Juan de profession ?

Chaque jour Pépita, si par hasard elle mettait le pied sur le seuil de la porte, apercevait la figure du pêcheur inconnu, et peu à peu elle ne put s'empêcher d'ad-

mirer cette beauté délicate et patricienne, plus remarquable peut-être sous les rudes vêtements que sous le velours et la soie.

Et puis ce beau jeune homme rêveur, il était là pour elle. Elle n'en pouvait douter, car il s'éloignait l'air joyeux sitôt qu'il l'avait entrevue.

Pépita en arriva bientôt à ne plus pouvoir penser à son fiancé sans évoquer la figure pâle et charmante du pêcheur mystérieux, à côté du visage bruni de Beppo. Puis les deux images apparurent ensemble, puis enfin celle de Beppo n'arriva plus que la seconde. — Elle aima Camillo et elle le lui dit, mais elle lui déclara en même

temps qu'elle n'appartiendrait jamais qu'à l'homme qui la mènerait à l'autel.

Le gentilhomme, fort incrédule à l'endroit de l'honneur des femmes, prit cela pour les derniers efforts d'une résistance expirante.

Plusieurs semaines s'écoulèrent ainsi.

Mammone, presque chaque jour, venait passer quelques instants à la petite maison du vieux soldat. Pépita, qui jadis avait pris pour de l'amour le sentiment d'affection qui l'attirait vers Beppo, sentait se dissiper cette illusion, et chaque fois qu'elle se trouvait en présence de son

fiancé, sa froideur et son embarras se trahissaient de plus en plus.

Beppo remarquait ce trouble et cette indifférence, et s'en affligeait profondément, mais sans en deviner la cause.

Un bruit vague, et qui peu à peu prit de la consistance se répandit dans l'aristocratie vénitienne. Chacun parla, d'abord comme d'une chose possible, ensuite comme d'une chose certaine, du mariage d'Héléna Fornasari avec le jeune et beau Français.

Ce bruit parvint à Camillo qui ne le crut nullement fondé, mais qui pourtant résolut d'offrir en toute hâte ses hom-

mages et sa personne à la riche patricienne, afin de ne point laisser à quelque rival le temps de prendre les devants.

Donc, un beau soir, il dit à Grizzo d'envoyer sa plus belle gondole, pavoisée de ses plus riches tentures, stationner dans la Giudecca, tout près de la place Saint-Marc, afin de se rendre au palais Fornasari dès qu'il aurait fait quelques tours dans la foule, ainsi que l'exigeait la mode.

Ces ordres furent exécutés, et Camillo, suivi de son valet, se disposait à gagner sa barque dont les oisifs promeneurs admiraient depuis le bord du canal l'équipage resplendissant, quand il entendit

pousser un cri tout près de lui, et quand une femme, se suspendant à son bras, s'affaissa tout-à-coup. — Il se retourna surpris, et vit à son côté la pâle Pépita évanouie.

Elle venait de reconnaître, dans le brillant seigneur, le lazzarone qui chaque jour promettait de l'épouser !

— Quel contre-temps ! — s'écria Camillo. — Maudit soit le sort qui conduit en ce moment cette folle enfant sur mon passage ! — Qu'en faire ? — Grizzo !

— Signore ?

— Mets un masque à cette petite, porte-

la dans la gondole et retournons au palais. — Voilà le peuple qui déjà s'amasse autour de nous !

Grizzo souleva la jeune fille dans ses bras, traversa la foule et descendit dans la barque dont il ferma les rideaux. — Camillo se tint debout près du dais, et les rameurs battant l'eau rapidement et en mesure, arrivèrent bientôt à la demeure du comte.

—Où suis-je ? — demanda Pépita en reprenant connaissance.

— Chez moi, mon ange ! — répondit Camillo.

— Chez vous ! Et qui êtes-vous ?

La jeune fille, en prononçant ces mots, écarta les cheveux qui voilaient ses yeux, fixa son regard effrayé sur le comte, et s'écria :

— Oh ! je vous reconnais ! — Je me souviens ! — Vous m'avez trompée, monseigneur ! je veux partir !

— Pourquoi partir, ma charmante? Pourquoi partir si vite ?

— Mon père se meurt, signore !

— Attendez du moins un instant, — répondit Camillo en la retenant.

— Ne me touchez pas ! ! !

— Mais que vous ai-je fait ?

— Ce que vous m'avez fait? — Santa-Maria, il le demande! Mais vous m'avez indignement trompée en vous faisant passer pour un humble pêcheur, en me disant que vous m'aimiez, que vous m'épouseriez !... tandis que maintenant !... Oh ! que je suis malheureuse !

— Voyons, Pépita, appaisez-vous !

— Non ! non ! je veux partir !

— Vous serez libre quand vous m'aurez

écouté. — Tout mon crime est de vous aimer, Pépita. Vous souvenez-vous d'un soir où vous attendiez une barque près du port? C'est en ce moment que je vous remarquai pour la première fois, c'est en ce moment que commença mon amour. — Je vous fis suivre. Je sus combien vous étiez sage et pure, je sus que je serais infailliblement repoussé par vous si je me présentais comme un noble Vénitien, et pour vous plaire, pour toucher votre cœur, je pris les humbles vêtements d'un homme du peuple..... Qu'importe mon rang après tout? Le grand seigneur vous aime, Pépita, comme vous aimait le lazzarone!

— Oh! mon Dieu! — répétait la jeune fille qui pleurait, et n'avait qu'à peine en-

tendu le discours de Camillo. — Oh ! mon Dieu ! et c'est pour cet homme que j'ai méprisé l'affection de mon fiancé, du pauvre Beppo?

— Votre fiancé! — répliqua Camillo d'un ton railleur, osez-vous parler de votre fiancé?

— Et pourquoi donc, n'en parlerais-je point?

—Mais savez-vous son nom, seulement? — Savez-vous son état?

—Raillez-vous, signore? — Mon fiancé est un gondolier et se nomme Beppo Canti!

— Votre fiancé est un bravo et s'appelle Renzo-le-Démon !

— Vous mentez !!

— Non, Pépita, et si vous voulez la preuve de ce que j'avance, vous l'aurez dans un instant.

— La preuve?

—Oui.

— Donnez !

— Vous savez, n'est-ce pas, que Mammone attend chaque soir près de l'arche du pont des soupirs ceux qui viennent acheter son stylet?

— Je le sais!

— Mettez un masque, prenez mon bras et venez!

— Vous êtes donc mon mauvais génie ?

— Je suis votre adorateur, Pépita !

— Partons !

Camillo jeta sur son épaule un manteau de couleur sombre, se masqua et sortit avec la fille de Piétro.

Pendant le trajet, depuis le palais Cavalcanti jusqu'au pont des Soupirs, Pépita, profondément absorbée, ne dit pas une parole, malgré les efforts de Camillo pour la distraire et l'arracher à sa préoccupation. Mais une fois qu'ils eurent quitté la gondole et monté sur le quai, elle entraîna son guide avec une vitesse fiévreuse.

Renzo était à son poste.

Camillo sentit le bras de Pépita trembler violemment sur le sien en passant devant lui.

— Eh bien? demanda-t-il, quand ils eurent fait quelques pas encore.

Pépita ne répondit point, mais quittant le bras du noble stupéfait, elle repassa devant le bravo sans lui jeter un regard, et disparut dans la foule.

— Elle m'appartiendra! — se dit Camillo en rejoignant sa gondole.

— Où va votre seigneurie? — demanda Grizzo.

— Au palais Fornasari!

V

L'INSULTE.

Camillo sauta légèrement de sa barque sur les degrés de marbre, passa sous le portique, monta l'escalier et dit avec un superbe aplomb au laquais qu'il rencontra dans l'antichambre :

— La signora Héléna m'attend ; annoncez, je vous prie, Don Camillo Cavalcanti.

L'instant d'après, il était introduit dans le boudoir de la jeune femme que son arrivée imprévue surprit désagréablement, mais qui cependant sut prendre assez sur elle-même pour sourire à demi, et dire, en faisant au visiteur importun un salut poli, mais froid :

— A quoi dois-je attribuer le plaisir inattendu de recevoir aujourd'hui votre seigneurie ?

Cette question montrait clairement que la jeune femme trouvait assez extraordinaire chez elle la présence de Camillo; pourtant ce dernier jugea convenable de brusquer sa déclaration ; il répondit d'une voix que la crainte de ne pas réussir fai-

sait trembler d'une manière assez bien appropriée à la circonstance :

— Vous devez ma visite, signora, au désir de voir enfin cesser mon tourment! Depuis longtemps je vous aime, sans même savoir si je puis conserver l'espérance. Vous savez qui je suis. — Mon nom passe pour l'un des plus beaux de Venise. — Ma famille tient une place brillante dans toutes les pages de l'histoire de notre république. Ma fortune pourrait être plus considérable, il est vrai ; mais il est bon d'avoir semé dans la jeunesse toutes les jouissances de la vie, et mes dissipations passées vous sont un sûr garant de ma sagesse à venir.

— Où voulez-vous en venir? demanda

Héléna, d'une voix où perçait une ironie mal contenue.

— A vous offrir mon cœur, signora, en vous demandant votre amour et votre main.

Et tout en disant ces paroles, Camillo mit un genou en terre devant la jeune femme.

— Je vous ai laissé parler jusqu'au bout, signor Camillo répondit cette dernière, parce qu'il me convenait de connaître en une seule fois toutes vos prétentions pour les détruire toutes d'un seul coup. — Vous me parlez d'amour et vous me demandez ma main. — Mais dites-moi, je vous prie

seigneur, jamais la voix publique n'a-t-elle prononcé devant vous, à côté de mon nom, le nom du baron de Chivry?

— Je ne comprends pas, signora, quel rapport...

— Et n'a-t-on jamais ajouté qu'il doit m'épouser dans un mois.

— Ainsi, c'est un aventurier français que vous préférez, signora, au descendant, à l'héritier des doges? Ainsi ce bonheur que j'espérais, sera le partage d'un inconnu à peine gentilhomme...

— Signor Camillo, interrompit Héléna

d'une voix sévère, ne parlez pas ainsi ! ce que vous venez de dire de Georges de Chivry absent, vous n'oseriez le répéter s'il était là pour se défendre !

— Je n'oserais, signora !

— Non, signor, vous n'oseriez !

— Je le répéterais au baron de Chivry lui-même.

— Répétez-le donc, car le voici !

Héléna et le Vénitien tournèrent en même temps la tête vers la porte d'où partaient ces paroles, et tous deux virent la

tapisserie s'écarter pour laisser passer Georges de Chivry souriant et calme.

— Salut, Héléna, salut ma belle souveraine, dit-il en prenant avec une exquise galanterie la main dela Vénitienne, et en la portant à ses lèvres. Salut aussi, signor Camillo, et permettez à l'aventurier français, à l'inconnu à peine gentilhomme, de complimenter l'héritier des doges sur l'heureuse et non sanglante issue de son duel du pont des Soupirs.

— Que voulez-vous dire, demanda Camillo d'une voix agitée, tandis qu'un trouble extraordinaire se peignait sur sa figure.

— Je veux dire, monsieur, — répondit

Georges de Chivry en se posant en face de lui, la tête haute et les bras croisés sur la poitrine, — je veux dire que l'autre jour j'ai trouvé sur les canaux, juste en face de ce palais, un homme que je croyais brave, et qui n'était qu'un lâche. — J'ai fait l'honneur à ce lâche de croiser mon épée avec la sienne, et ce lâche s'est enfui.

— Quel était cet homme ? — murmura Camillo.

— Cet homme était masqué, et pourtant je l'ai reconnu, et tout en le reconnaissant j'hésitais à publier son nom, parce que ce nom est illustre, — parce qu'il porte un blason, jusqu'à lui sans tache, sur une poi-

trine où ne bat pas de cœur. —Cet homme, ce noble, — ce lâche, — c'est vous.

Camillo pâlit affreusement et mit la main sur la garde de son épée.— Georges vit ce mouvement et sourit.

— Pas de comédies, monsieur, — continua-t-il, — à quoi bon toucher cette arme, vous n'oserez pas la tirer. — Votre main manie sans doute la guitare avec plus de succès que l'épée. — Bornez-vous à faire des conquêtes, et ne chantez plus vos galantes gazonnettes aux belles fiancées des gentilshommes de France. — Si vous le permettez, Hélèna, ajouta Georges en se tournant vers sa maîtresse, — j'accompagnerai monsieur jusqu'à la porte de vos appartements.

Héléna fit un signe approbatif, Georges souleva la portière, et, saluant avec grâce, fit passer devant lui Camillo, qui sortit sans prononcer une seule parole.

— J'ai peur, Georges, j'ai bien peur ! dit Héléna, quand M. de Chivry fut de retour auprès d'elle.

— Peur de quoi, ma belle fiancée ?

— De cet homme. Vous l'avez cruellement blessé dans son amour et dans son orgueil. — Il est lâche, c'est vrai ; mais il est adroit, rusé, vindicatif. — Ce n'est pas son épée, c'est son poignard que je crains. — Écoutez, Georges, avançons le jour de

notre mariage, et sitôt après, je vous en prie, quittons Venise pour votre France. — Le voulez-vous, dites-moi, Georges?

— Si je le veux, Héléna! quand vous allez au-devant de mes plus ardents désirs, quand vous hâtez l'heure de vous posséder et de revoir mon pays!

— Alors, monsieur mon mari, à huit jours, s'il vous plaît, la fête de mes noces, et qu'elle soit brillante, entendez-vous, car je veux qu'on en parle bien longtemps à Venise.

— Elle sera brillante, et l'on en parlera.

Camillo était sortit du palais Fornasari

sans prononcer une parole, mais dans son âme grondait le tonnerre de la vengeance. Il s'élança dans sa gondole, se fit conduire à l'escalier du pont des Soupirs et courut jusqu'à l'endroit où le bravo Mammone se tenait d'ordinaire.

Il trouva cette place déserte. — Voici ce qui s'était passé :

Tandis que Camillo subissait au palais Fornasari un échec humiliant, Beppo quittant son poste funèbre gagnait la petite maison du quai de la Madone.

Comme d'habitude, le loquet de la première porte céda facilement sous sa main; comme d'habitude, il pénétra dans la se-

conde pièce, mais là, ce ne fut pas comme d'habitude, par un doux regard, par un sourire qu'il fut accueilli.

Le père de Pépita dormait dans son fauteuil, mais la pâleur livide de son front, ses bras raidis et tombant de chaque côté, sans se reposer sur les appuis du vieux meuble, son chapelet échappé de sa main, tout disait qu'il dormait du sommeil de la mort.

Pépita, agenouillée auprès de lui, la tête renversée et cachée dans ses deux mains, sanglottait convulsivement.

Au moment où Beppo entra, elle passa

les mains sur son front comme pour en écarter les cheveux qui le voilaient. Elle se releva vivement, la colère, en une seconde, remplaça la douleur dans ses yeux, et, sans dire un seul mot, elle montra la porte à Beppo d'un geste plein de mépris.

— Qu'avez-vous, Pépita ? demanda le jeune homme. Qu'est-il arrivé à votre père ? Pourquoi me chassez-vous ?

— Pourquoi je vous chasse ? Devant le cadavre de mon père, vous osez demander pourquoi je vous chasse, *Mammone!*

En entendant Pépita prononcer ce nom, qui prouvait qu'elle savait tout, le bravo

tressaillit; un cri comprimé s'échappa de sa poitrine, et il murmura :

— Qui m'a trahi ?

— Un homme qui m'aime, entendez-vous, Mammone? un homme à qui je disais : Je ne puis vous appartenir, je suis fiancée à Beppo Canti, un noble cœur! — un noble cœur, vous!!! — comme vous deviez rire de moi, Mammone!

— Pépita ! Pépita !

—Et ce seigneur, — car c'est un seigneur, — m'a répondu : — Beppo Canti, votre fiancé, ce noble cœur, ne porte pas le

même nom pour tous: — la foule l'appelle Renzo-le-Démon, regardez plutôt, le voilà.

— Cet homme, Pépita? dites-moi le nom de cet homme!

— Vous irez le tuer, n'est-ce pas? me prenez-vous donc maintenant pour la pourvoyeuse d'un bravo?

— Son nom! — répéta Beppo d'une voix sourde et haletante, — et, prenant dans sa main droite l'avant-bras de la jeune fille, il le serra si violemment, qu'elle ne put contenir une exclamation de douleur.

— Vous ne le saurez pas, et si vous voulez me tuer, tuez-moi vite, assassin !

A ce dernier mot, Beppo lâcha la main de Pépita, et s'enfuit comme une bête fauve frappée par l'épieu du chasseur.

VI

LES TROIS DOMINOS.

Il courut ainsi pendant longtemps, ne sachant où il allait et coudoyant les passants sans les voir.

Enfin, il arriva sur la place Saint-Marc, brillamment éclairée par cent fanaux, car la nuit était venue.

Là il sentit sa tête se calmer ; il se souvint de ce qui venait de se passer.

A l'égarement de son esprit succéda un sombre désespoir.

Tous ses rêves d'avenir étaient à jamais détruits par la fatale découverte de Pépita.

Il ne lui restait plus qu'à choisir entre la continuation de son métier sanglant et la mort.

Il choisit la mort, et d'un pas plus ferme, quoique moins rapide, il traversa la foule, qui, du reste, en le reconnaissant s'écartait devant lui.

Bientôt il eut gagné les quais, il passa devant la place où chaque soir son poignard était aux enchères, et monta sur le pont des Soupirs.

Sa résolution était bien arrêtée. Il allait chercher la mort dans l'eau tranquille et noire du canal Orfano ; mais au moment de jeter son corps dans les ondes et son âme dans l'éternité, il s'arrêta pour revoir encore une fois le ciel de cette belle Venise qu'il aimait en la maudissant.

C'était bien le ciel de l'Italie, c'est-à-dire un dôme d'un bleu sombre, semé de myriades de lucioles scintillantes.

Sous la molle clarté de la lune, appa-

raissaient au loin les dômes des églises, les balcons des palais.

Sur les canaux glissaient rapidement les agiles gondoles, portant leur fanal comme une étoile au front, et d'instant en instant venaient jusqu'au bravo, avec la brise rafraîchie du soir, les accords joyeux des folles sérénades.

Beppo jetait sur tout cela le triste et dernier regard du mourant, quand une main se posa sur son épaule, et une voix lui dit :

— Renzo Mammone a donc bien du temps à perdre, que ceux qui veulent lui parler le cherchent en vain à sa place or-

dinaire, et le rencontrent, par hasard, plongé dans quelque amoureuse rêverie, et s'oubliant sur le pont des Soupirs ?

— Que me veut votre seigneurie ? — demanda Mammone en reconnaissant Camillo.

— Te proposer cent sequins pour un coup de poignard.

— Mon poignard n'est plus à vendre, et le bras qui s'en servait sera glacé dans dix minutes.

— Le tribunal des Dix t'aurait-il condamné ?

— Un tribunal plus inexorable a pro-

noncé ma mort, et c'est moi qui suis tout à la fois et le juge et l'exécuteur.

— Et quoi donc te pousse à cet acte de désespoir? — Ce n'est pas la misère, l'or ne t'a jamais manqué, et d'ailleurs tu refuses celui que je viens de t'offrir. — Tu es jeune, tu es beau, et tes amours doivent être heureuses...

— Assez, seigneur Camillo, ne cherchez pas à savoir mon secret. — Passez votre chemin, et dites aux Vénitiens que Renzo Mammone n'est plus, car vous êtes le dernier homme qui l'aurez vu vivant.

— Peut-être!

— Que voulez-vous dire?

— Écoute cette histoire, et nous verrons après si tu veux toujours mourir.

— Une histoire... à moi... en ce moment... raillez-vous?

— Écoute. — Il y avait dans Venise un bravo redouté ; ce bravo aimait une jeune fille qui, ne sachant ni son véritable nom, ni son véritable état, semblait aussi l'aimer. — Un beau seigneur se mit un jour en tête de plaire à la fiancée du bravo. Il y parvint facilement, et dans les derniers efforts d'une résistance expirante, la jeune fille lui dit : — Je ne puis être à vous, un

terrible serment me lie à mon fiancé. — Viens avec moi, dit le beau seigneur à la naïve enfant, tu jugeras ce qu'est ton fiancé, et tu sauras si tu peux briser le serment qui te lie au bravo maudit. — La jeune fille ne voulait pas croire : d'abord, mais elle vit enfin la vérité et ne résista plus...

Pendant ce récit une sueur froide coulait sur le visage contracté de Beppo, et quand Camillo se tut, c'est à peine s'il put demander d'une voix strangulée par la colère et l'émotion :

— Et comment savez-vous cela?

— Je sais cela, parce qu'il y a cinq minutes, l'homme qui t'a pris Pépita, et qui

m'enlève, à moi aussi, celle que j'aime, se vantait hautement, sur le cours du Lido, d'avoir séduit la maîtresse de Mammone le bravo. — Cet homme est notre ennemi commun, c'est contre lui que je voulais t'armer.

— Je suis à vous corps et âme. Mais son nom! — dites-moi son nom.

— Le baron Georges de Chivry, un Français.

— Dans une heure il aura vécu!

— Non, Renzo! — du calme, — laisse-moi te guider aujourd'hui. — Il nous faut

une vengeance, mais il nous la faut plus terrible !

§

Une semaine s'était écoulée. On avait célébré le matin le mariage de Georges et d'Héléna, et c'était grande fête le soir au palais Fornasari.

Les préparatifs ordonnés pour le bal surpassaient tout ce dont on se rappelait de mémoire d'homme à Venise.

Les seigneurs et les belles dames

avaient employé les huit jours qui précédaient la fête à se procurer de riches et brillantes parures, car dona Héléna avait décidé que le bal de ses noces serait un bal masqué.

Les gondoles se pressaient au débarcadère du palais, et sur les marches de marbre blanc se posaient incessamment les jolis pieds des belles Vénitiennes.

Le velours et le damas ruisselaient, l'or et les diamants scintillaient de toute part.

Les gorges superbes des nobles filles de l'Adriatique faisaient craquer les corsages de satin.

Les perles rehaussaient de leur éclat nacré les noires chevelures et les brunes épaules qu'aimait tant à peindre Titien.

Héléna et Georges de Chivry seuls n'étaient pas masqués.

Héléna était vêtue de blanc avec des nœuds rouges dans ses beaux cheveux.

Georges portait le costume de mode alors à la cour de Fancre.

Minuit allait bientôt sonner.

Une gondole noire, conduite par quatre rameurs, s'arrêta devant le palais.

Deux hommes en sortirent, revêtus de

dominos noirs, soutenant chacun par le bras un troisième personnage enveloppé dans les larges plis d'un ample domino rouge.

Tous trois étaient masqués.

Arrivés à la porte du premier salon, là où un huissier faisait démasquer pendant une seconde tous les arrivants afin d'empêcher l'introduction de quelque intrus, l'un des dominos noirs glissa dans la main de l'huissier une bourse remplie d'or, et en vertu de cette maxime : *Qui paie bien n'est pas suspect,* — sut se soustraire, lui et ses compagnons, à la formalité de rigueur.

L'entrée des trois masques fit sensation.

— On s'empressa autour d'eux, on les accabla des mille questions et des mille lazzis ordinaires. — Un seul d'entre eux répondit d'une voix évidemment contrefaite, en repoussant toutes les attaques par des sarcasmes souvent amers.

Ils firent ainsi le tour des salons, et parvinrent jusqu'à Héléna.

Après un salut profond ils passèrent, et cherchèrent Georges de Chivry, autour duquel se pressait la foule des invités.

— Daignerez-vous, seigneur, dit alors celui des dominos qui prenait habituellement la parole, daignerez-vous nous accorder un instant d'audience?

« Il s'agit de faire passer joyeusement une heure aux nobles cavaliers réunis dans ce noble palais !

— Je suis à vous, répondit Georges de Chivry, quoiqu'à vrai dire la joie ne me paraisse point habiter sous vos déguisements lugubres.

Le Français et les trois masques quittèrent alors les salons, et entrèrent dans un petit boudoir dont la porte se referma sur eux.

. . . .

. . . .

§

Au bout de cinq minutes la porte du boudoir s'ouvrit et le trio reparut.

Les deux dominos noirs assirent la figure rouge dans un fauteuil blasonné qu'ils portèrent ensuite au milieu de l'un des salons, puis ils se mêlèrent à la foule.

Un cercle se forma presqu'aussitôt autour du domino rouge.

Chacun prévoyait quelque folle impro-

visation, quelque grotesque intermède.

Mais, trompant l'attente et la curiosité générales, la figure rouge restait immobile et muette.

En ce moment Héléna s'approcha du groupe qui s'ouvrit respectueusement devant elle.

Elle arriva jusqu'au fauteuil.

— Beau domino, dit-elle, ne seriez-vous point, par aventure, quelque savant magicien venu dans notre palais pour nous révéler aujourd'hui notre fortune à venir?

Le domino ne répondit pas.

— Peut-être, pousuivit la jeune femme, peut être, comme à la Sybille de Cumes, faut-il vous faire violence pour vous arracher des oracles?

Même silence.

— Voici ma main, lisez-y l'avenir ; je le veux ! je l'ordonne !

Et tout en riant joyeusement, Héléna souleva la manche rouge et flottante qui tombait jusque sur les genoux du masque.

Elle recula soudain en poussant un cri de terreur.

La main qu'elle venait de toucher était inerte et glacée comme celle d'un mort.

On arracha le capuchon du domino sinistre, et on vit la pâle figure de Georges assassiné.

Une main habile avait porté le coup. Le stylet était entré de haut en bas, et pas une goutte de sang n'avait jailli au dehors.

Il était facile du reste de reconnaître dans la blessure la trace triangulaire du stylet de Renzo Mammone.

—

Héléna devint folle de désespoir, mais sa folie fut un bonheur, car elle lui fit tout oublier.

Elle resta belle. Allez voir son portrait couronné de cyprès dans la galerie du palais Santa-Croce.

Renzo voulait mourir; il mourut, portant un crime de plus sur sa tête déjà si coupable.

Pépita chercha dans la religion un asile contre les séductions des beaux Vénitiens, et referma sur elle les portes d'un couvent.

Don Camillo ne fut point puni par la justice humaine.

La justice de Dieu, sans doute, se le réservait tout entier.

L'AMOUR ET L'ENNUI.

I

Ce n'est pas une de ces charmantes *villas* qui ont emprunté à l'Italie leur nom, leurs blanches statues et les terrasses de leurs toîts. — Ce n'est pas une de ces fermes ornées qui nous viennent d'Angleterre, et où la riche bourgeoisie tâche de réunir à grands frais tout le luxe de comfort de

nos voisins d'outre-mer. — Ce n'est pas un de ces jolis châtelets prétentieusement patriciens, qui flanquent leur blanche façade de deux tourelles qu'on pourrait prendre pour un double colombier, humble demeure où vit modestement quelqu'un de ces bons gentilshommes qu'autrefois on désignait sous le nom de hoberaux. — Ce n'est rien de tout cela : c'est un château dans l'acception la plus aristocratique de ce mot, un château qui s'assied vaste et fier au milieu des ombrages touffus de son parc.

Par un motif à peu près semblable à celui qui fit étendre au bon Cervantes un voile obscur sur le lieu de la naissance de

son don Quichotte, nous désirons taire le nom de cette habitation, et ne point indiquer la place qu'elle occupe sur la carte de France. Nous la désignerons donc par le pseudonyme de Neufcastel, et nous dirons seulement qu'il y a quelque part, entre Orléans et Paris, un endroit de la route royale d'où l'on entrevoit sa large façade, les vertes pelouses, qui, comme un riche velours, viennent mourir à sa base, et les grands arbres séculaires regardant trembler leur feuillage réfléchi dans l'eau des bassins. — Pendant plus d'une demi-lieue, la route côtoie les murs de ce parc, et par des percées, ménagées de distance en distance, le regard plonge dans de vastes perspectives, dans de lointains aspects de fraîches eaux, d'arbres touffus et de ga-

zons verts. Puis on arrive à une large grille dont les lances dorées supportent une couronne de comte. Là, une avenue de vieux châtaigniers s'enfonce en tournoyant dans le parc et arrive jusqu'au perron du château. Suivez avec moi cette avenue, traversons ensemble un vaste vestibule, une salle à manger et une salle de billard, et entrons dans un salon qui fait suite à ces trois pièces.

Ce salon est meublé dans le style de la renaissance, avec goût, et d'une manière toute artistique. Le caractère de l'époque qu'on a voulu rappeler se reproduit partout; depuis le parquet en bois de chêne à petits compartiments, jusqu'aux cadres des tableaux; depuis la che-

minée aux armoiries sculptées, jusqu'aux solives saillantes et peintes du plafond.

Il est à peu près dix heures du matin. Seule dans cette vaste pièce et près de la fenêtre, une jeune femme est assise dans un fauteuil blasonné. — Assise, disons plutôt étendue, car sa pose exprime le plus grand abandon et la plus complète nonchalance.

Cette jeune femme est fort jolie; sa peau est d'une blancheur mate et légèrement rosée ; ses magnifiques cheveux noirs encadrent sa figure dans leurs larges bandeaux, et se tordent dans une natte brillante qui se reploie et se noue avec des reflets veloutés derrière sa tête charmante. Ses yeux sont bleus, comme ceux des

jeunes filles que Paul Véronèse a peints, et doivent quand ils s'animent, avoir une expression magnifique. Mais dans ce moment leur rayon semble mort. Fixés dans le vague, ils n'ont rien de rêveur, rien de triste, rien non plus de joyeux. Il n'y a pas d'attente dans ce regard; il n'y a pas même d'insouciance; il n'y a ni la langueur de la souffrance, ni l'alourdissement du sommeil; il n'y a pas de souvenir; il n'y a pas d'espérance; il n'y a rien enfin, rien que de l'ennui.

Si parfois ce regard se porte sur l'horizon qu'on découvre depuis l'endroit où cette jeune femme est assise, il ne s'arrête point aux tons magnifiquement

chauds dont l'automne a glacé le feuillé des grands arbres. Si parfois ses yeux s'arrêtent distraitement sur son pied charmant négligemment allongé devant elle, elle n'en admire point la coquette petitesse. — On peut être absorbé par la passion, par la douleur; elle, elle est absorbée par cet ennemi cruel des gens heureux, *l'ennui*.

On voit pourtant qu'avant de succomber elle a lutté beaucoup. — Des livres et des gravures gisent épars sur une petite table auprès d'elle. Devant l'autre fenêtre, un chevalet supporte un tableau commencé; la couleur n'est pas sèche encore aux pointes des pinceaux, et la musique du dernier opéra d'Auber est ouverte sur le piano.

Mais tous ses efforts ont été vains, et, fatiguée de cette lutte inutile, elle est, comme nous l'avons dit, couchée dans un large fauteuil, les mains jointes sur ses genoux, la tête renversée en arrière, et le regard perdu au plafond.

Cette jeune femme a vingt-sept ans et s'appelle Berthe d'Espars, comtesse de Morny.

A l'époque de son mariage, Berthe avait seize ans et le comte quarante-huit; ainsi, au moment où se passe cette histoire, Berthe était une jeune femme encore, et son mari déjà presque un vieillard.

Le comte de Morny, homme de grande naissance, de grande fortune et de grandes

manières, était encore beau à cinquante-neuf ans. Dans sa jeunesse, ses succès avaient été nombreux; mais il avait eu le bon esprit de comprendre, en se mariant, qu'il était temps de renoncer à la vie d'intrigues et de faciles amours pour chercher dans son intérieur un plus solide bonheur. — Il s'était attaché à sa femme de toute la force de sa noble intelligence, et, reconnaissante de cette tendresse, Berthe la lui avait payée, en estime, en affection, presqu'en amour. — L'aimant comme un ami, le respectant comme un guide, jamais l'idée ne lui était venue qu'un plus jeune et plus frais amour pouvait fleurir dans son âme, et dix années de mariage s'étaient écoulées déjà, sans que les yeux malveillants du monde, pussent découvrir

dans sa conduite, l'ombre, je ne dirai pas d'une faute, mais même d'une légèreté.

Hélas ! sur cette terre, il n'est pas pour l'âme de ciel sans nuages. — Berthe, depuis dix ans, s'était rassasiée de tous les plaisirs et de tous les bonheurs. — Le bonheur pour elle devenait monotone et le plaisir fatigant.

Hélas ! Berthe s'ennuyait. — Fêtes du monde et voyages lointains, — chants des théâtres, — lustres des salons, — torrents des montagnes, elle avait assez de tout cela.

Au moment où nous l'avons vue ainsi affaissée dans son salon, elle se disait en elle-même, que depuis un an elle s'était ennuyée tous les jours, et qu'il y avait

bien peu de choses qu'elle ne fût disposée à faire pour cesser de s'ennuyer, ne fût-ce que pendant quelques heures.

Il y avait alors à Neufcastel, Estelle de Surville cousine de Berthe, et le vicomte Léonce de Surville son mari. Ce dernier, au moment où Berthe se livrait à une si violente crise d'ennui, chassait avec M. de Morny. — Estelle n'était pas encore descendue.

II

Un son vague vint tout-à-coup à mourir aux oreilles de Berthe.—Elle ouvrit la croisée. — Le vent qui passait sur la forêt lui apportait de lointains échos d'harmonie, des fragments de fanfares. — C'était la chasse qui se rapprochait à travers les bois, mais qui bientôt s'èloigna de nouveau.

Une heure après, Berthe, qui était restée accoudée à la fenêtre, regardant les ciselures du feuillage avec le même regard vague qu'elle jetait l'instant d'auparavant aux moulures du plafond, vit s'élever au fond de l'avenue un petit nuage de poussière sous le galop d'un cheval. — Au bout d'un moment, son cousin mettait pied à terre devant le pérystile.

— Pourquoi revient-il seul? s'était demandé la jeune femme.

La question que Berthe s'adressait nous allons la résoudre; mais disons d'abord deux mots de son cousin, personnage important de ce récit.

Léonce de Surville, fort jeune encore

(il avait trente ans), était ce que l'on est convenu d'appeler un bel homme et un homme aimable, ce qui signifiait qu'il jouissait d'une agréable figure, d'une tournure distinguée et d'une irréprochable élégance. Quant au moral, il possédait cette instruction superficielle qui tient lieu de science, ce jargon que donne l'habitude du monde et qui remplace l'esprit. Cela, joint à beaucoup d'assurance et de confiance en soi-même, avait valu à Léonce, avant son mariage, la réputation méritée d'homme à bonnes fortunes. Malgré son union récente avec une toute jeune et toute charmante femme, Estelle la cousine de Berthe, il n'avait point renoncé franchement à la carrière des aventures galantes. — Lors de son arrivée à Neufcastel, l'idée lui

était venue, vaguement d'abord il est vrai, de faire la cour à sa cousine. — Puis cette idée avait germé, grandi, et il s'était réveillé un beau matin la tête quelque peu remplie de l'image de Berthe. Or, comme il savait fort bien que moins on est amoureux et mieux on joue l'amour, il avait résolu de commencer le siège et d'ouvrir la tranchée le plus tôt possible. — Voilà pourquoi ce jour-là il revenait seul au château.

Il entra dans le salon. — Il était en costume de chasse. La course rapide qu'il venait de faire et le vent de la forêt avaient légèrement coloré ses joues et débouclé ses cheveux bruns. Son regard brillait, et Berthe ne put s'empêcher de se dire : — Il est bien mon cousin !

Léonce s'approcha d'elle.— Elle lui tendit amicalement la main en lui demandant :

— Eh bien ! avez-vous eu bonne chance?

Léonce, sans répondre, prit la blanche main qu'on lui offrait, et appuya ses lèvres sur les doigts effilés ; mais jamais au grand jamais, un baiser de cousin ne fut ainsi donné.

Berthe tressaillit, regarda Léonce un instant, puis sourit intérieurement à une pensée qui se formula ainsi : — Oh ! si cela était ! !

Léonce avait senti la main de Berthe tressaillir sous sa lèvre. — Il s'assit près d'elle. — Elle reprit :

— Vous ne m'avez pas répondu, mon cousin ; je vous ai demandé si vous aviez eu bonne chance aujourd'hui?

— Peut-être avez-vous entendu de loin la fanfare qui sonnait la mort du cerf. — M. de Morny s'est remis tout à l'heure en quête d'un second animal à courir.

— Vous n'avez pas été tenté d'être encore de la partie ?

— Nullement.

— Mais je croyais que vous aimiez la chasse ?

— Oui, je l'ai aimée... autrefois.

— Et vous ne l'aimez plus ?

— Non.

— Pourquoi ?

— On aime la chasse quand on a le cœur vide. La chasse alors avec son tumulte, n'apporte que joie et plaisir ; mais quand le cœur et la tête sont remplis d'une seule pensée, le bruit et le mouvement de la chasse fatiguent et font souffrir.

— Je comprends. — Il y a un an que vous aimez Estelle, et depuis un an... Vous souvenez-vous des vers de la *Phædre* de Pradon ?

« Depuis que je vous vois, j'abandonne la chasse,
« Ou si j'y vais ce n'est que pour penser à vous. »

« N'est-ce pas cela, mon cousin ?

— Oh ! vous vous trompez. — Après mon mariage, j'ai aimé la chasse, non pas longtemps, mais quelque temps encore.

Après cette réponse, Berthe ne fit pas de question. — Elle semblait pensive. — Léonce avait l'air rêveur. — Ils se taisaient tous deux.

— Eh bien ! vous ne me parlez plus, dit Berthe tout d'un coup avec une impatience gracieuse comme celle d'un enfant.

— Je ne parle pas, mais je pense, ma cousine.

— Vous pensez ! — Alors pensez tout haut, ce n'est pas poli de se taire ; et puis d'ailleurs, c'est ennuyeux.

— Penser tout haut! je le voudrais bien, mais je ne l'oserais pas devant vous.

— Pourquoi donc? ce que vous pensez n'est pas mal, j'imagine.

— Pourquoi? vous me demandez pourquoi! — C'est qu'il est des rêves, ma cousine, si beaux qu'ils illuminent l'âme, mais si insensés qu'on passerait pour fou si l'on osait les révéler. — C'est que le cœur a sa voix à lui, que la voix des lèvres ne peut pas reproduire. — C'est que les anges parlent tout bas quand ils parlent à Dieu. — C'est qu'il est des femmes qui sont pour nous ce qu'est Dieu pour les anges. — C'est que moi je vous aimerai toujours sans jamais oser vous le dire.

Berthe partit d'un éclat de rire et chanta d'une voix moqueuse.

— Ah! bravo, Figaro, bravo, bravissimo!!!! Je doute, mon cher cousin, que l'on fasse souvent d'aussi merveilleuses déclarations. — *Le langage des anges, — les anges qui sont des femmes, — les femmes qui sont des dieux.* — Bravo, bravo!

Cette gaîté intempestive déconcerta bien quelque peu Léonce; pourtant il ne perdit pas la tête et répondit, d'une voix réellement émue, espérant mettre sur le compte de l'amour l'émotion du dépit:

— Oh! pas de raillerie, Berthe, je vous en conjure. — Je vous ai laissé voir un amour que j'aurais dû, que je voulais vous ca-

cher toujours. — Songez que cet amour c'est ma vie, c'est mon âme! — Berthe, ne vous en moquez pas.

— Ecoutez-moi, Léonce, — fit la jeune femme, redevenue grave. — Ce que vous venez de me dire, je puis le prendre de deux manières; ou vous m'avez parlé sérieusement, et alors c'est une offense, une offense réelle, une offense que je n'ai pas méritée, et qui ne me permettrait pas de vous engager à rester plus longtemps sous notre toît; ou bien c'est une plaisanterie, une comédie supérieurement jouée, et nous en rirons. Comment dois-je le prendre?

— Je vous ai dit que je vous aimais, ma cousine, parce que je vous aime, main-

tenant si vous voulez m'éloigner de vous, j'obéirai. — Dites-moi de partir, et je partirai. Je vous aime, je vous le répète; dois-je vous dire adieu?

Berthe avait froncé les sourcils; mais bientôt elle sourit, de ce même sourire intérieur dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre, et elle répondit :

— Adieu, non. Au revoir, mon cousin! et elle sortit.

— Ah! vous m'avez parlé de *Figaro*, ma belle cousine, se dit Léonce, resté seul. Eh bien! vous êtes aussi jolie que *Suzanne*, et moi, je serai, pardieu, plus fin qu'*Almaviva!*

III

En quittant Léonce, après les encourageantes paroles qu'elle venait de prononcer, Berthe alla droit à la chambre de sa cousine.

Si vous l'aviez vue, la charmante Estelle, jeune femme, tout-à-l'heure en-

core jeune fille, certes, vous n'auriez pas compris qu'on pût, en si peu de temps, se rassasier assez d'un aussi doux amour, pour aller chercher ailleurs des distractions et des plaisirs.

Elle écrivait en ce moment. — Appuyée sur un bureau en marquetterie, dans ce style du temps de Louis XV qu'on a baptisé du nom de Pompadour, elle avait l'air d'une de ces jolies marquises dont Wattau et Boucher nous ont conservé les têtes gracieuses et coquettes. — Tout en elle portait le cachet de cette époque charmante et quelque peu maniérée.— Sa bouche, son pied, sa main, étaient d'une petitesse inespérée. — Sa taille, longue et souple, aurait presque tenu dans un bracelet

d'enfant.— L'éclat de son teint était encore relevé par une petite lentille brune qui remplaçait au coin de l'œil cette *mouche* que les belles dames de la régence appelaient *mouche assassine.* — Ses grands yeux bleus, avaient une expression si douce que, bien facilement, elle devait devenir tendre ; et le ton d'un blond cendré de sa belle chevelure n'avait pas besoin de la poudre d'Iris pour s'unir harmonieusement aux lignes fines et gracieuses de son charmant visage. — C'était, pour tout dire en un mot, c'était une de ces figures délicieuses comme Camille Roqueplan sait les peindre.

En voyant entrer sa cousine, Estelle se leva pour la recevoir, puis, toutes deux, s'assirent sur une causeuse.

— Écoute, Estelle, — dit Berthe, — je vais t'apprendre la chose la plus merveilleusement imaginable, la plus étonnamment incroyable, la plus...

— Il faut qu'elle soit bien étonnante, en effet, interrompit Estelle en riant, pour que ton esprit ne te suffise pas pour la dire, et pour que tu sois obligée d'emprunter celui de madame de Sévigné. Voyons cette chose, quelle est-elle?

— Tu m'as interrompue, je ne dirai plus rien!

— Vraiment, chère cousine, tu serais aussi chagrine de ne point raconter ta nouvelle merveilleuse que moi de ne la point entendre. Ainsi, parle vite.

— Oui ; mais à condition que tu riras autant que j'ai ri tout-à-l'heure.

— Je rirai de mon mieux. Raconte.

— C'est que c'est trop amusant, vois-tu. Ton mari...

— Mon mari?

— Est...

— Est quoi ?

— Amoureux...

— Amoureux, mon mari ! ! !

— Oui, de moi.

— De toi ! ! ! ! répéta Estelle stupéfaite.

— Oui, amoureux, amoureux de moi, et tu ne ris pas? Tu vas pleurer, enfant, repartit vivement Berthe en voyant les grands yeux bleus d'Estelle se voiler de larmes, qni bientôt roulèrent sur ses joues; mais qu'as-tu donc, ma chère, ma bonne cousine, qu'as-tu?

Estelle ne répondait pas, et son cœur se gonflait toujours, et toujours des larmes ruisselaient sur ses joues. — Enfin, quand elle put parler, elle s'écria avec la chaleureuse indignation d'une jeune femme de dix-neuf ans qui aime son mari de tout son cœur :

— Ce que j'ai? Quand Léonce me trompe, quand c'est toi-même qui me

l'apprends? Ce que j'ai, tu me demandes ce que j'ai!!

— Tu es folle, ma bonne petite Estelle, tu es folle; Léonce ne te trompe point. Il est jeune, il est léger, il est même, il faut l'avouer, quelque peu fat; mais tout cela n'est pas bien grave et mérite beaucoup d'indulgence. Je venais d'ailleurs te proposer une petite vengeance qui calmera peut-être ton humeur conquérante.

Au mot de vengeance, les yeux d'Estelle s'étaient ranimés, et sa taille, ployée comme une fleur pendant l'orage, s'était redressée soudain comme la fleur avec le beau temps.

Berthe alors parla tout bas à sa jolie

cousine, et, quand les fanfares annoncèrent le retour du comte et de la chasse, quand la cloche retentit appelant à la salle à manger chasseurs et châtelaines, le sourire avait remplacé la tristesse et les larmes sur la bouche et dans les yeux d'Estelle.

Il eût été curieux pour un observateur sachant ce qui se passait, d'assister au déjeûner et d'étudier les imperceptibles nuances qui séparaient les différentes manières d'être de ces quatre personnes, entre trois desquelles il y avait un secret.

Berthe semblait ne s'occuper que de sa cousine. — Léonce, tout en affectant l'indifférence, ne s'occupait que de Berthe. — Estelle, qui voulait paraître tout-à-fait

ignorante de l'intelligence de Berthe et de son mari, ne s'occupait pourtant que de ce dernier, épiant chacun de ses regards, pesant chacune des inflexions de sa voix, rougissant, pâlissant et souriant involontairement quelquefois.

M. de Morny, seul désintéressé dans cette intrigue, restait toujours l'homme de parfaitement bonne compagnie, s'occupant de tous et ranimant de son mieux la conversation quelque peu languissante. Plus d'une fois il ne put s'empêcher de remarquer qu'Estelle répondait de l'air d'une personne qui n'a pas écouté la question, et qui ne fait nulle attention à la réponse. — Léonce, lui aussi, s'aperçut parfois de la préoccupation de sa femme ; il ne sut à

quoi l'attribuer, et, à vrai dire, il ne s'en inquiéta pas beaucoup.

Le dîner finit. — On était au salon depuis un instant, quand un domestique vint dire à M de Morny que son homme d'affaires avait à lui parler. — Il quitta le salon.

Cinq minutes après, Estelle se plaignit d'une migraine et sortit.

— Ne restez-vous pas, ma cousine ? demanda Léonce à Berthe, qui paraissait se disposer à quitter la pièce à son tour.

— Je ne puis, — répondit-elle, — je ne puis, mon cousin, j'ai la migraine aussi.

Et le beau Léonce resta seul, ayant à choisir entre deux occupations. La pre-

mière, de regarder les tableaux du salon, à savoir : un Wan-Dik, deux Berghem, un Téniers, un Mieris, deux Van-Ostade et un Terburg;

La seconde, de réfléchir à la promptitude avec laquelle la migraine vient aux femmes.

Il choisit la seconde.

IV

Au fond de toute nature humaine il y a un sentiment, l'orgueil. — Mais ce sentiment se modifie selon les caractères et les circonstances ; ainsi, il parle tout bas chez l'homme à qui l'expérience a enseigné la méfiance de soi-même. Il finit par

se taire chez celui qui, soit par nécessité, soit par vertu, a fait de l'humilité l'enveloppe de son âme ; mais au fond du cœur de toute la race des Don Juan, il parle d'une voix victorieuse.

Il y a dans quelqu'une des comédies de Molière une vieille coquette qui prend un aveu de complète indifférence pour une déclaration détournée, tant elle est sûre qu'on ne peut résister à l'empire de ses charmes. Ce caractère a été (grandement à tort selon nous) accusé d'exagération. Cette manie de vouloir tout regarder avec le verre grossissant de l'amour-propre, cette manie que Molière a peinte de sa touche tout à la fois fine et magistrale, pâlit singulièrement près de la profonde con-

fiance en eux-mêmes, de ceux qui ont, à tort ou à raison, quelques prétentions au titre d'hommes à bonnes fortunes.

Cinq mintes après le moment où ces deux migraines si subitement advenues avaient laissé Léonce livré à lui-même, il se disait, le modeste jeune homme, qu'évidemment sa cousine le fuyait. — Or, le fuir, c'était le craindre, et chacun sait que de la crainte à l'amour il n'y a que la main, et encore une main de femme, bien étroite et bien patricienne. Puis il se demandait quelle était la meilleure marche à suivre pour mener à bien cette aventure, si merveilleusement ébauchée selon lui. Tout en se livrant à ces réflexions il avait quitté le salon, était entré dans la salle de

billard, avait rangé les billes, pris une queue, et s'était mis à jouer tout seul. Or, chose assez naturelle, n'ayant pas d'adversaire, il gagnait toujours, et de cette victoire incessante il concluait à un autre triomphe.

Il était dans une extase admirative devant un coup magnifique qu'il venait de faire, et dans lequel, il est vrai, le hasard entrait pour beaucoup. Mais, se disait-il, ce n'est qu'au bien joué que le bonheur vient en aide ; quand tout-à-coup la porte s'ouvrit vivement ; sa femme entra, l'entraîna dans une embrasure et lui dit d'une voix entrecoupée :

— Il faut partir, Léonce, partir tout de

suite; je ne veux pas rester une heure de plus ici.

Léonce eut un frisson. — Elle sait tout, se dit-il. — Il demanda pourtant :

— Partir, Estelle! Pourquoi?

— Parce que j'ai été insultée ici.

— Insultée!! — par qui?

— Par votre cousin, par M. de Morny.

— Par M. de Morny!... Comment?

— Mais vous ne comprenez donc pas! Il m'a parlé de la manière la plus inconvenante! il m'a dit qu'il m'aimait!

—Raille-t-elle?— se demanda Léonce; et

il chercha à lire sur le visage de sa femme. Il n'y vit que l'expression d'une indignation très vive.

Estelle reprit avec impatience :

—Comme vous écoutez cela froidement ! N'entendez-vous pas que M. de Morny m'a dit qu'il m'aimait, qu'il a osé me demander un rendez-vous, à moi, votre femme !

« Et vous êtes là immobile, et vous n'avez pas encore dit : Partons !

— Je ne dis pas partons, ma chère Estelle, parce que nous ne partirons pas.

— Nous ne partirons pas ! s'écria la jeune femme ; eh ! que voulez-vous donc que je fasse ici ?

— Je vais vous le dire. D'abord, ce rendez-vous, il faut l'accepter.

— L'accepter !!!

— Oui, vous en comprendrez la raison. Laissez-moi parler. Ensuite, et surtout, il ne faut pas dire un seul mot de tout cela à Berthe.

— Pourquoi !

— Pour ne pas l'affliger, cette bonne Berthe ; elle aime tant son mari.

— Vous me demandez là des choses étranges, Léonce. — D'abord quelles raisons pouvez-vous me donner pour accepter ce rendez-vous ? De quoi cette démarche aurait-elle l'air ? Quelle serait ma posi-

tion vis-à-vis de M. de Morny? Ensuite, pourquoi m'engager à cacher à Berthe ce qui se passe? j'aurais l'air de la tromper.

— Je vais répondre catégoriquement à vos questions, chère Estelle, reprit Léonce. — Par son mariage avec votre cousine, M. de Morny est devenu notre cousin, nous ne pouvons donc cesser de le voir sans nous brouiller entièrement avec lui, et, ce qui vous serait bien plus pénible, avec Berthe. — Or, il se trouve que le comte, par une de ces manies si communes chez les vieillards (car, ne vous y trompez pas, Estelle, quoi qu'il soit bien conservé, M. de Morny est un vieillard), le comte, dis-je, veut vous faire la cour, ou plutôt faire le galantin près de vous. — Cela vous

déplaît, c'est tout simple; or, il n'est qu'un moyen pour couper court à cela. Si vous n'opposez à M. de Morny qu'une froideur et qu'un dédain calculés, il se peut qu'il ne se décourage point: l'entêtement est le propre des gens âgés. — Si au contraire vous acceptez ce rendez-vous (qui, vu l'âge de M. de Morny, n'a rien de compromettant), vous serez à même de lui faire sentir toute l'inconvenance de sa conduite, de lui dire de ces choses que les femmes savent si bien dire, et que vous surtout, avec votre tact et votre esprit si fin, vous exprimerez à merveille.— Quant à Berthe, vous comprenez combien il est inutile de l'affliger du récit de cette tentative d'infidélité, qui sans doute n'a pas de préméditation, et qui certainement n'aura pas de

suites. — Eh bien ! chère Estelle, êtes-vous convaincue ?

— Ne suis-je pas convaincue que vous avez toujours raison, répondit Estelle avec un regard de tendresse ; mais dites-moi, Léonce, ce rendez-vous sera donc sans témoins ?

— Si vous le voulez, je serai là, derrière un rideau, dans un cabinet, dans quelque coin.

— Oh ! non, non, je ne veux pas.

— Pourquoi ?

— Parce que si je savais que quelqu'un écoute caché, je me croirais en scène, je manquerais de naturel, je ne saurais que

dire. Vous savez bien que jamais je n'ai pu jouer la comédie.....

En prononçant ces dernières paroles, Estelle fut obligée de se mordre les lèvres pour réprimer un sourire railleur.

— Promettez-moi donc, ajouta-t-elle, que vous ne serez pas là.

— Je vous le promets.

— Eh bien ! alors, adio mio Caro.

Et Estelle se dirigea vers la porte. — Arrivée là, elle se retourna, leva son joli doigt, d'un air coquettement menaçant, et ajouta :

— Promettez-moi une chose encore.

— Laquelle.

— C'est de ne me tromper jamais.

— Vous me demandez là, répondit Léonce en allant à elle, et en lui fermant la bouche avec un baiser, vous me demandez là, chère Estelle, une chose dont vous ne doutez pas.

— Ah! monsieur de Morny, se dit le jeune homme avec triomphe après le départ de sa femme, ah! vous aussi vous combattez pour moi; ah! vous voulez vaincre en mon nom les scrupules que Berthe aurait eu... peut-être. Ah! vous voulez changer mon triomphe en une vendetta légitime! Bravo, bravo. Votre femme sait bien que toujours la peine du *tallion* fut

permise! — Et toi, toi, ma pauvre Estelle, si facile à tromper que j'ai presque honte de le faire, aie confiance en moi, c'est juste! je le mérite. Les imbéciles croient que jamais on ne peut tromper complètement une femme, et que toujours on est trompé par elle. — Être dupe d'une femme, moi!!! Oh! quoi qu'en ait dit Napoléon, le mot *impossible* est français!

V

Nous avons dit quelques mots, au commencement du chapitre précédent, de l'orgueil inoui qui caractérise tous les membres de la glorieuse espèce dont Léonce faisait partie. Cet orgueil uni chez le don Juan à une incroyable confiance dans l'infaillibilité et dans la rectitude de son juge-

ment, le fait souvent donner tête baissée dans des pièges si faciles à voir, que l'observateur le moins clairvoyant, s'il était de sang-froid et désintéressé, les éviterait en souriant de dédain. Nous prions donc nos lecteurs de ne pas s'étonner de la confiance, très naïve parfois, du beau Léonce, et de ne pas nous accuser d'être le peu véridique historien de cette fort véridique histoire. Cela posé, passons.

— J'ai revu M. de Morny, dit Estelle à son mari une heure après l'entretien que nous avons raconté.

— Eh bien?

— J'ai accepté un entretien particulier.

— Pour aujourd'hui?

— Oui, pour ce soir, pendant que vous serez dans le parc avec Berthe. J'ai consenti, parce que vous le désiriez; mais souvenez-vous que vous m'avez promis de ne point chercher à être présent.

— Vous savez bien, Estelle, que je n'oublie jamais mes promesses; car je vous ai juré, mon ange, de vous aimer toujours.

Cinq minutes après cet entretien, Léonce glissait dans la main de Berthe une feuille de son papier le plus parfumé, sur laquelle il avait écrit ceci :

« Je voudrais bien obtenir de vous, ma cousine, un moment d'entretien. — Ce n'est ni de moi ni de mon amour que je veux vous parler. — Croyez bien que si

j'ai été assez malheureux pour vous déplaire par mon aveu de ce matin, la première preuve que je voudrais vous donner de mon dévoûment serait d'éviter toute allusion à un sentiment qui, quoique bien sincère et bien profond, paraîtrait vous offenser. — Ce que j'ai à vous dire est grave et important pour vous : il s'agit de M. de Morny. »

Trois minutes après avoir reçu cette lettre *franco*, Berthe quitta le salon pour en lire le contenu, et, au bout d'un instant, Léonce la vit passer, un livre à la main, devant la fenêtre près de laquelle il était assis. Ses pas se dirigeaient du côté d'une des allées les plus ombreuses et les plus isolées. En côtoyant la fenêtre, elle avait

levé les yeux vers Léonce, comme pour l'engager à la suivre. En effet, bientôt il sortit, et la rejoignit sous les grands arbres du parc.

— Vraiment! mon beau cousin, dit Berthe en riant, au moment où le mari d'Estelle l'abordait, quelle opinion va vous donner de moi ma démarche de ce moment; car enfin, c'est un rendez-vous que j'accepte.

— Quelles que soient vos actions, ma cousine, mon profond respect pour vous ne me permettrait pas de les interpréter défavorablement.

— Trève de compliments. J'ai lu votre billet, et je suis venue; dites-moi ce que vous avez à me dire.

Ici Léonce s'aperçut que, faute de réflexion, sa rouerie était en défaut, et qu'il avait fait une maladresse énorme en écrivant la lettre que nous avons citée tout à l'heure. Cette lettre, en effet, avait deux conséquences fâcheuses : la première, de le mettre dans la nécessité de répondre pour ainsi dire à un interrogatoire ; la seconde, de lui faire jouer un rôle qui n'est jamais beau, celui de délateur, tandis qu'avec un peu d'adresse il aurait pu faire naître en causant des soupçons que plus tard on lui aurait su bon gré d'éclaircir. Mais la faute était faite, il ne fallait plus que tâcher d'en tirer le meilleur parti possible.

— Qu'avez-vous à me dire? répéta Berthe.

— Il s'agit de M. de Morny, répondit Léonce avec un certain embarras.

— Parlez-moi donc alors de M. de Morny!

— Je m'enferre, pensa Léonce, et c'est toujours la suite de cette maudite lettre. Je ne puis me tirer de là que par un coup de maître. *Audaces fortuna juvat.* Courage et en avant!

Une subite inspiration lui vint.

— Non, ma cousine, je mentais, — s'écria-t-il tout à coup, — je n'ai rien à vous dire de votre mari; je n'ai à vous parler que de moi, que de cet amour si ardent qui fait que je ne m'appartiens plus, que je suis tout à vous, tout à toi, Berthe.

Et, tandis qu'il débitait cette phrase passionnée, il avait, comme par un irrésistible mouvement, enlacé de son bras la taille de sa cousine.

La jeune femme essaya de se dégager mais bien faiblement. L'une de ses mains s'appuyait sur celui des bras de Léonce qui passait autour d'elle ; mais, de la main qui lui restait libre, le jeune homme saisit l'autre main de Berthe, et attirant sur son cœur la jeune femme qui ne put résister à ce mouvement imprévu, il chercha sur ses lèvres un doux et long baiser en disant à voix basse :

— Berthe, veux-tu m'aimer?

En ce moment Berthe s'échappa de ses

bras, mais il n'y avait pas de colère dans la voix dont elle lui dit :

— Vous êtes fou, mon cousin! asseyons-nous et causons. — Et du doigt elle lui montra un banc tout auprès d'eux.

— Causons, reprit-elle après un moment de silence, mais ne me parlez plus d'amour.

— Eh ! de quoi voulez-vous donc que je vous parle, Berthe ma bien-aimée ? — Quand on n'a qu'une pensée dans l'âme, on n'a de même qu'une pensée sur les lèvres. — De quoi vous parler? du bonheur; mais le bonheur c'est l'amour. — Le bonheur, c'est de sentir qu'on est deux, et pourtant qu'on n'est qu'un ; de savoir qu'il

y a là, ignoré de tous, quelqu'un qui vit de notre vie, qui pense avec notre pensée, qui regarde presque, ô Berthe! avec notre regard. De quoi parler? de poésie; mais la poésie c'est encore de l'amour, car l'amour seul donne à l'âme les aîles qui la portent aux cieux. De quoi parler? de ces chants d'oiseaux qui résonnent autour de nous; mais dans leurs chants les oiseaux se disent qu'ils s'aiment. De quoi puis-je donc vous parler, Berthe, si je ne vous parle pas d'amour?

La jeune femme avait écouté pensive et les yeux baissés; quand Léonce eut achevé ces dernières paroles, elle se leva :

— Vous dites des folies, mon cousin, et des folies, coupables. Ce langage ne doit

nous convenir ni à l'un ni à l'autre. Vous êtes marié, je le suis aussi. J'aime M. de Morny ; j'ai confiance en lui, comme il a confiance en moi ; il ne voudrait pas me tromper, et de ma part ce serait le tromper que de vous écouter davantage.

Léonce, intérieurement, bénit Asmodée, le diable qui protège les amants.

— Il ne voudrait pas vous tromper ! s'écria-t-il.

— Non, il ne le voudrait pas.

— Vous vous en croyez sûre ?

— J'en suis sûre, — répondit Berthe en fixant Léonce.

— Écoutez-moi donc, alors. — Et Léonce

raconta dans le plus grand détail les trahisons de M. de Morny, récit qu'il termina par cette péroraison foudroyante :

— Vous tromper ainsi, vous si jeune et si belle, enchaînée à lui, et qui jamais ne lui faites sentir combien ce lien est dur pour vous ! vous tromper ainsi, lui, presque un vieillard ! c'est infâme !

Tant que Léonce avait parlé, la surprise et l'indignation s'étaient peintes tour à tour sur le visage de Berthe. Quand il se tut, elle serra convulsivement sa main en lui disant :

— Ce soir nous serons là tous deux.

— Comment ?

— Vous le verrez. Et si ce que vous dites est vrai...

— Eh bien ?

— Eh bien ! je me vengerai.

Et après avoir murmuré ces paroles, Berthe, gracieuse, légère et courroucée, s'enfuit sous les arbres comme honteuse de ce qu'elle avait dit.

VI

Énivré de joie et d'orgueil, notre héros resta quelques instants immobile à l'endroit où tout-à-l'heure la jeune femme était debout; puis il se mit à marcher, mais lentement, et comme pour mieux savourer son bonheur; et enfin, tirant de sa poche des cigarres, il se mit en devoir

d'en allumer un. Mais une réflexion subite l'arrêta et le lui fit jeter. Notre chasteté de conteur ne nous permet pas de dire quelle fut cette réflexion ; nous laisserons à nos lecteurs le soin de la deviner, en nous réservant pourtant de leur rappeler que le tabac donne à l'haleine une odeur qui, respirée d'excessivement près, déplaît quelquefois aux femmes.

Ce petit sacrifice accompli, Léonce continua sa promenade. Au détour d'une allée, comme il allait vaguement, les yeux fixés aux ciel, perdu dans ses désirs et dans ses espérances, il sentit tout-à-coup une main se poser sur son épaule. Cette sensation le fit retomber du ciel sur la terre. Il tourna vivement la tête, et aper-

çut M. de Morny qui lui dit en riant :

— A quoi pensez-vous donc, mon cousin ?

— Comme il a l'air gai ! se dit Léonce au lieu de répondre ; il y a pourtant des maris comme cela !

M. de Morny répéta sa question, et Léonce répliqua, sans trop penser à ce qu'il disait :

— A quoi je pensais ? Je pensais à ma femme.

— A votre femme ! Heureuse Estelle ! répliqua le comte en riant toujours.

— Heureuse ! Pourquoi donc ?

— Parce que vous pensez à elle, et qu'il y a tant de femmes (heureusement pour les amants) à qui leurs maris ne pensent guère.

— Heureusement pour les amants, pensa Léonce ; le pauvre homme !! — Et il reprit : — Alors, mon cousin, moi aussi, je dirai heureuse Berthe ! car s'il y a au monde un mari qui aime sa femme et ne pense qu'à elle, ce mari, c'est vous.

— Vous croyez, répondit le comte en réprimant un sourire ironique.

— Est-ce que je me trompe ?

— Eh ! eh ! si l'on était bien sûr de votre discrétion, l'on pourrait peut-être vous conter...

— Oh ! Molière, où es-tu ? se dit Léonce; et, après cet *à parte*, il répondit :

— Racontez, racontez, mon cousin, et croyez que je suis indulgent et discret.

— Je le crois ; car vous êtes trop jeune pour être sévère ; et pas assez pour ne pas savoir garder une confidence. Eh bien ! comme vous le disiez, j'aime et surtout j'estime ma femme ; mais que voulez-vous, mon cher, on a été jeune et l'on a toujours dans le fond de la mémoire quelques souvenirs de jeunesse, et dans le fond de la tête et du cœur quelque vélléité de voir si l'on a conservé un peu de son mérite d'autrefois. Or, vous voyez bien que, quand vous me parlez de mon édifiante fidélité, votre compliment a tout l'air d'une épigramme.

— A vous dire vrai, mon cousin, répondit Léonce, votre manque de confiance seul me faisait vous parler ainsi, car j'ai toujours soupçonné que vous n'aviez nullement renoncé à la carrière des galantes aventures. — Serais-je indiscret en vous priant de me raconter quelqu'un de vos derniers exploits?

— J'ai pour principe de ne jamais rien raconter, mon cher Léonce; et puis, un récit dont vous pourriez peut-être reconnaître l'héroïne, déconsidérerait ma délicatesse à vos propres yeux.

— Il croit qu'il se moque de moi, ce cher cousin, pensa Léonce; mais patience, patience!

La conversation continua quelque temps

sur ce ton, le comte parlant avec bonhomie de son bonheur intérieur et extérieur, c'est-à-dire dans son ménage et dans celui des autres, et Léonce accueillant ses confidences avec des épigrammes silencieuses. Enfin, l'heure du dîner approchant, ils se séparèrent.

Léonce montait chez sa femme quand, dans un corridor il rencontra Berthe qui paraissait l'attendre. Elle lui sembla pâle, et il crut voir qu'elle avait pleuré. — Elle lui fit signe de la suivre.

Elle descendit en marchant devant lui un escalier dérobé qui, du premier étage, conduisait dans la bibliothèque, qui elle-même donnait dans le salon. Deux portes, dans chacun des angles de cette pièce,

ouvraient dans deux cabinets sans autre issue et remplis de livres.

— C'est ici qu'ils se verront sans doute, dit alors Berthe d'une voix émue, car ici M. de Morny (et ses lèvres tremblèrent en prononçant ce nom) ne pensera pas pouvoir être entendu. Mais nous serons là, nous, ajouta-t-elle en montrant les cabinets, nous serons là !!

Léonce voulut baiser la blanche main de Berthe, mais elle lui fut retirée avant qu'il eût eu le temps de la porter à ses lèvres ; et comme sa cousine, au même moment, sortit de la bibliothèque pour entrer au salon, force lui fut de revenir à son premier projet qui était de monter chez sa femme.

Il la trouva rêveuse.

— Ce que vous exigez de moi me tourmente, lui dit-elle.

— Enfant, pourquoi donc ?

— Parce que cela me prouve que vous ne m'aimez guère. Je souffrirais tant, moi, si je vous savais un rendez-vous avec une autre femme.

— Pauvre petite ! se dit Léonce, comme elle m'aime ! Et il posa un long baiser sur le front pur d'Estelle.

— Enfin, poursuivit la jeune femme, enfin, j'ai consenti, je tiendrai ma promesse, mais c'est bien malgré moi.

Puis tous deux descendirent, car la cloche annonça le dîner.

La physionomie de ce repas fut à peu près la même que celle du déjeûner; seulement, M. de Morny fut très gai, ce qui fit que plus d'une fois Léonce se répéta : — Le pauvre homme !!!

VII

Dans les soirées d'automne, le crépuscule commence de bonne heure ; aussi, avant la fin du repas, un domestique apporta des lumières.

— Allez éclairer la salle de billard, lui dit M. de Morny.

On se leva de table. Léonce, en condui-

sant sa cousine, lui pressa doucement le bras : il lui sembla sentir un léger tremblement répondre à cette pression.

Avant de commencer une partie de billard, on tira au sort pour savoir quels seraient les partenaires de chaque parti. Léonce et Berthe furent ensemble.

Ils gagnèrent.

— Heureux présage ! pensa Léonce.

La seconde partie fut jouée entre Estelle et M. de Morny.

M. de Morny fut battu.

Berthe et Léonce venaient de commencer une autre partie, quand le comte s'ap-

procha de la fenêtre et entr'ouvrit les rideaux. Un clair de lune magnifique illuminait la terrasse et inondait de ses bleuâtres lumières les grands arbres du parc.

— Si nous allions nous promener un peu? demanda M. de Morny.

— Volontiers, répondit Estelle; mais quand Berthe aura fini sa partie.

— Oh! ne nous attendez pas, dit Berthe; nous irons vous rejoindre; on se voit de loin comme en plein jour. — Estelle, je te prie, sonne Victorine, elle descendra mon châle et ma capotte en même temps que tes affaires, et je n'aurai pas à remonter.

La femme de chambre apporta les objets

demandés, et M. de Morny sortit avec Estelle.

Dès qu'on n'entendit plus leurs pas, Berthe quitta le jeu et regarda Léonce.

— Eh bien! demanda ce dernier.

— Eh bien! ne comprenez-vous pas l'intention de M. de Morny? il a proposé cette promenade pendant notre partie, afin de sortir seul avec Estelle; et, tout à l'heure, j'en suis sûre, tandis qu'il croira que nous les cherchons dans le parc, il la ramènera ici. — Or, nous, nous allons sortir dans un instant, nous ferons le tour du château, nous rentrerons par une porte de derrière, et nous irons attendre à la bibliothèque.

— Quelle adresse! se disait Léonce. Eh

bien! avec tout cela, ce n'est pas moi qu'elle tromperait!

Après tous les détours indiqués par Berthe, ils arrivèrent à l'escalier dérobé où ils avaient passé quelques heures auparavant. La jeune femme s'arrêta là, et dit à Léonce :

— Attendez-moi, je vous appellerai quand il en sera temps.

Léonce eût mieux aimé la suivre. Il obéit pourtant en se rappelant le proverbe consolateur : Bien différé n'est pas perdu.

Au bout d'un instant, il entendit le mot : *Venez ;* et il descendit en grande hâte.

— Les voici, dit Berthe tout bas.

En effet, ces mots : Berthe, Léonce, êtes-vous là ? furent prononcés très haut et à plusieurs reprises dans la salle de billard par la voix de M. de Morny.

— Il veut s'assurer que nous sommes sortis, murmura Berthe.

M. de Morny entra dans le salon. Berthe ouvrit un des cabinets, et dit à Léonce :

— Allons, vite, vite.

— Et vous, n'entrez-vous pas ? demanda le jeune homme.

— Moi dans l'autre ; songez que je ne suis encore sûre de rien. — Et poussant rapidement son adorateur stupéfait, elle ferma la porte et tourna la clé. — Léonce,

au même instant, se trouva dans une obscurité profonde, pouvant entendre tout ce qui se disait dans la bibliothèque, mais ne pouvant rien voir de ce qui s'y passait, position susceptible de devenir très désagréable.

Alors commença une scène dans le genre de ces actions en partie double qui toujours obtiennent au théâtre les éclats d'un fou-rire.

Berthe alla jusqu'à la porte de l'autre cabinet, l'ouvrit, puis la referma, et, marchant sur la pointe du pied, s'avança jusqu'au milieu de la bibliothèque en riant d'un rire muet et étouffé. Là, elle s'arrêta.

— La voilà qui s'enferme, se dit Léonce

en entendant le bruit de la porte du cabinet.

M. de Morny entra donnant le bras à Estelle. Tous deux répondirent par ce même rire étouffé aux signes d'intelligence de Berthe; puis le comte, élevant la voix, dit en ouvrant la porte de l'escalier dérobé :

— Léonce, Berthe, êtes-vous là ? — Et se retournant du côté du salon, il ajouta, comme parlant à quelqu'un resté dans la première pièce.

— Il n'y a personne, Estelle, venez.

— Me voici répondit Estelle, après avoir laissé s'écouler le temps nécessaire pour venir du salon à la bibliothèque. — Me

voici, répéta-t-elle de sa voix la plus douce; puis, et comme malgré elle, elle partit d'un violent éclat de rire. Berthe eut peine à réprimer l'envie d'en faire autant.

— Pourquoi ce rire? — se demanda Léonce. Sa curiosité fut bientôt satisfaite; car la question qu'il s'adressait à lui-même, le comte en même temps l'adressait à Estelle.

— Donnez-moi d'abord un fauteuil, répondit-elle en riant toujours, et ensuite je vous répondrai.

Il sembla à Léonce que le comte avançait un siége et s'asséyait lui-même; mais,

ici, nous devons indiquer la véritable position des personnages.

M. de Morny avait, en effet, remué des fauteuils, mais déjà Estelle s'était assise sur un divan. M. de Morny se plaça à l'autre extrémité, et Berthe entre eux, tenant la main d'Estelle et riant toujours.

— Vous me demandez pourquoi je ris ? dit enfin la jeune femme, devinez-le.

— C'est impossible, Estelle, répliqua le comte d'un ton mielleux; c'est impossible. Le rire exprime le plaisir; le plaisir fait partie du bonheur, et une charmante femme comme vous a tant de raisons pour être heureuse ! — Tant de raisons, ajouta-t-il après un court silence, qu'elle doit

faire partager à celui qui l'aime comme je vous aime quelque peu de ce bonheur.

— Voyez-vous le vieux Géronte ! ! — se dti Léonce avec impatience.

— Vous voulez savoir pourquoi je ris? reprit Estelle, eh bien ! écoutez donc, admirez, et remerciez-moi. — J'ai, par une ruse sublime, rendu le plus merveilleux service à notre amour; j'ai, d'un seul coup, tué toute la méfiance, tué tous les soupçons qui, peut-être, seraient nés un jour dans l'esprit de Léonce. — Je lui ai dit que vous m'aimiez. Il sait que, dans ce moment, vous êtes avec moi Il croit que, dans ce moment, je vous fais sentir (ce sont ses expressions) toute l'inconvenance de votre conduite ! ! !

Puis Estelle partit de nouveau d'un éclat de rire homérique.

— Vous êtes adorable, dit M. de Morny; et prenant la main, non de sa cousine, mais de sa femme, il déposa sur cette main deux ou trois baisers qui résonnèrent jusque dans la cachette de Léonce.

Mais alors celui-ci avait comme un vertige, la tête lui tournait, ses jambes tremblaient sous lui ; certes, il ne pensait guère à Berthe en ce moment, quand là, tout près de lui, il entendait sa femme parler d'un amour adultère avec impudence et cynisme.

— Et il croit, poursuivit Estelle, il croit avoir affaire à la plus candide, à la plus

naïve jeune femme! — Qu'en pensez-vous?

— Je pense, répondit le comte, je pense qu'il se trompe beaucoup! mais c'est assez parler de lui, parlons de nous, de notre amour, Estelle.

Ici le dialogue devint ce que doit être toute conversation du genre de celle que nos voisins d'outre-mer appellent *criminelle*, mot qui peut se rendre par le synonime de *fort tendre*. Peut-être seulement dans cette circonstance la passion était-elle exprimée d'une manière quelque peu froide; maison aura, je l'espère, la bonne foi de convenir que dans la situation où se trouvait Léonce, il ne lui était pas facile de distinguer la chaleur factice de la chaleur naturelle.

Chaque mot qu'il entendait s'imprimait en lettres de feu dans son cerveau. Il n'avait plus que deux sentiments dans le cœur, la rage et la honte; la rage d'être trompé, d'être baffoué ainsi; la honte de l'infamie de sa femme. Deux ou trois fois déjà ses mouvements brusques et violents avaient été entendus de Berthe, d'Estelle et du comte; enfin, dans un moment où la voix mélodieuse d'Estelle répondait : — Je vous aime, aux tendres paroles de M. de Morny, Léonce, dans un paroxisme de colère, ébranla violemment la porte et le plancher.

Estelle jeta un grand cri, puis Léonce l'entendit s'enfuir.

Berthe allait lui ouvrir, il allait être

libre enfin! libre de se venger du comte! de tous les deux peut-être!!!

Trois minutes se passèrent, lentes pour lui comme un siècle; enfin il lui sembla que la porte de l'autre cabinet glissait lentement sur ses charnières. — La clé tourna dans la serrure, et Berthe entra la figure contractée et les yeux étincelants.

— Eh bien! demanda-t-elle.

— Où sont-ils? s'écria Léonce.

— Écoutez, répondit la jeune femme.

Il écouta : on entendait le choc des billes au billard.

— Ils sont là! ils jouent! damnation! ils sont donc fous!!

—A quoi pensez-vous? demanda Berthe.

Léonce étonné, la regarda:

— Est-ce à moi? poursuivit-elle. M'aimez-vous toujours comme tantôt?

— Vous aussi, vous êtes folle! répondit le jeune homme, et il entra rapidement dans le salon. Berthe le suivit.

Au bruit des billes se mêlaient des éclats de rire.

Léonce ouvrit la porte de la salle de billard.. Sa figure était pâle.

Il marcha droit à M. de Morny, s'arrêta

devant lui, et lui dit d'une voix tremblante de colère :

— J'étais là.

— Je le sais, répondit le comte.

— Et savez-vous aussi, monsieur, que vous êtes un infâme? Nous allons nous battre ici même! à l'instant!

— Volontiers, mais d'abord vous me direz pourquoi.

— Pourquoi? parce que vous m'avez pris ma femme.

— Non, répondit le comte, non, ce serait plutôt parce que vous avez voulu me prendre la mienne.

Ici Léonce, stupéfait, regarda d'un air si comiquement abasourdi M. de Morny d'abord, puis Estelle et Berthe, qui s'étaient rapprochés, que ces trois personnages furent pris à la fois d'un long éclat de rire.

Léonce se crut le jouet d'un rêve.

— A-t-elle été bonne, la leçon, mon cousin? dit Berthe au bout d'un moment.

Léonce commençait à comprendre.

— Allons, vous avez été bien puni, continua Berthe. Je vous pardonne, et mon mari aussi, et Estelle aussi, dit-elle en prenant la main de Léonce et en voulant la mettre dans celle de la jeune femme; mais

celle-ci se recula en faisant une petite moue dédaigneuse et en disant :

— Non, non, pas de longtemps.

— Allons, ma bonne Estelle, interrompit le comte, allons, pardonnez-lui, car vraiment il ne savait ce qu'il faisait.



— Oh ! quelle bonne journée ! quelle bonne journée, se dit Berthe en se couchant, certes, on ne s'ennuierait jamais

si l'on avait quelqu'un à tromper tous les jours !

Cette réflexion n'est pas morale, aurait dit Bilboquet, mais elle n'est pas consolante.

FIN.

TABLE

DU QUATRIÈME VOLUME.

QUATRIÈME PARTIE.

— SUITE. —

LE DOMINO ROUGE.

L'AMOUR ET L'ENNUI.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux.

ALEXANDRE CADOT,

32, RUE DE LA HARPE,

Éditeur d'A. Dumas, de Gondrecourt, de Foudras, Xavier de Montépin, Dumas fils, P. Féval.

PIVOINE

PAR

XAVIER DE MONTÉPIN,

L'un des auteurs des *Chevaliers du Lansquenet*.

Qui n'a pas lu *les Chevaliers du Lansquenet*, l'un des grands succès de notre littérature dans ces dernières années?

Qui ne se souvient de Pivoine, cette gracieuse fleur des champs de Normandie? — Pivoine dont la charmante image avait passé trop vite parmi les sombres profils des personnages du beau livre dont nous parlons.

— Quand saurons-nous ce qu'était devenue

PIVOINE ? — Voilà ce qu'un grand nombre de lecteurs nous demandaient souvent depuis un an.

Nous leur aurions répondu déjà, avec les deux volumes in-8 que nous annonçons aujourd'hui, si la révolution de Février et ses suites n'avaient remplacé trop longtemps la plume du romancier par le fusil du garde national.

La littérature était morte, ou à peu près. — Elle semble renaître en ce moment et PIVOINE est l'un des premiers livre que nous promettons au public.

Le manuscrit tout entier est entre nos mains, nous l'avons lu et nous pouvons prédire a l'œuvre nouvelle un succès brillant et mérité.

Jamais la plume du jeune écrivain dont on connaît le souple talent n'a rencontré un sujet plus heureux et n'en a tiré un meilleur parti.

Une jeune fille, presqu'innocente, arrivant à Paris sans argent, sans asyle, sans protecteurs, y menant tour à tour la vie bohémienne des grisettes du quartier latin, et l'existence enviée et

et misérable des actrices de second ordre. — Prenant place par sa beauté et par son esprit au milieu des Aspasies de notre époque, — et brisant enfin ces chaînes d'or pour aboutir, grâce aux illusions d'un amour malheureux, à la misère et au désespoir. — Voilà le cadre, il est large.

Parmi les incidents d'un récit, tout à la fois simple et accidenté comme la vie humaine, l'auteur a placé des tableaux tantôt gais, tantôt émouvants, mais toujours vrais, du monde des coulisses, du monde littéraire et du monde de la galanterie.

Le rire et les larmes, la curiosité et l'émotion se succèdent jusqu'au dénouement, et l'on ne quitte qu'à regret ces personnages, si divers et si vivants, mis en scène sous le nom de *Pivoine* la pécheresse, de *Fra Diavolo* l'artiste, du vaudevilliste *Arsène Bachu* de l'étudiant *Virgile* ou du *comte Réné* le viveur.

Nous commencerons, peu de temps après PIVOINE, la publication des CONFESSIONS D'UN BOHÈME, roman de mœurs auquel *Xavier de*

Montépin travaille depuis longtemps, et qui, par l'originalité du sujet, l'imprévu des situations, l'étrangeté du drame et la consciencieuse étude des caractères, ne sera point, nous l'espérons, l'un des moindres titres littéraires du jeune écrivain.

Nous pensons pouvoir mettre en vente les deux premiers volumes *des Confessions d'un Bohême* dans le courant du mois de décembre.

L'ouvrage complet formera quatre volumes in-8.

A. CADOT.

Sceaux.— Imprimerie de E. Dépée.